



Découverte et colonisation françaises de la philosophie médiévale (1730-1850)

Catherine König-Pralong

DANS **REVUE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES** 2012/4 **Tome 96**, PAGES 663 À 701
ÉDITIONS **VRIN**

ISSN 0035-2209

DOI 10.3917/rspt.964.0663

Date de mise en ligne : 05/04/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2012-4-page-663?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Vrin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

DÉCOUVERTE ET COLONISATION FRANÇAISES DE LA PHILOSOPHIE MÉDIÉVALE (1730-1850)*

Par Catherine KÖNIG-PRALONG
Université de Fribourg

En 1737, lorsqu'à Amsterdam paraissait sous couvert d'anonymat la première histoire de la philosophie en langue française, le Moyen Âge philosophique était encore une *terra incognita* pour l'historiographie française sécularisée. Avec cette première histoire « critique » francophone, la scolastique médiévale entrait en histoire de la philosophie en France. À l'orée des Lumières, André-François Boureau-Deslandes, l'auteur masqué de l'*Histoire critique de la philosophie*, proposait un voyage dans le passé qui ne contournait pas le Moyen Âge, comme l'usager le voudra encore dans bien des entreprises historiques du XVIII^e siècle.

La scolastique médiévale n'était bien sûr pas morte dans la France du début du XVIII^e siècle. Elle avait été patrimonieusement transmise et continuée dans les écoles d'obédience religieuse depuis le Moyen Âge. Au début du XVIII^e siècle, le franciscain François Henno s'évertuait à concilier thomisme et scotisme¹. Le dominicain Jacques Échard achevait

* Cette étude a été réalisée grâce à une bourse senior octroyée par le Conseil scientifique de la Mairie de Paris (programme « Research in Paris 2011 »), qui m'a permis de séjourner au Centre Pierre Abélard de l'Université Paris IV Sorbonne durant le premier semestre 2012. Je remercie le professeur Ruedi Imbach pour son accueil et les riches discussions que nous avons eues.

1. Franciscus HENNO, *Theologia dogmatica, moralis ac scholastica, opus principii thomisticis et scoticis, quantum licuit, accomodatum, complectensque casus omnes obvios ex firmis Scripturae, conciliorum, canonum et sanctorum Patrum sententiis resolutos*, Douai, M. Mairesse, 8 vol., 1706-1713.

l'histoire de l'ordre dominicain commencée une génération plus tôt par Jacques Quétif². Contemporain de Boureau-Deslandes, le thomiste Charles-René Billuart composait un vaste cours qui réalisait une « *accomodatio* » de Thomas d'Aquin aux standards de l'enseignement théologique du temps présent³.

Dans ce contexte, l'entreprise de Boureau-Deslandes se démarque par son approche historique et critique, et par son orientation anticléricale. Sa reconstruction historique éloigne le Moyen Âge philosophique du temps présent et le juge en fonction d'intérêts séculiers – politiques et scientifiques. Au siècle de l'exotisme, la diachronie réalise la dimension ethnologique de l'étude de l'« esprit humain ». Contemporain de l'historien allemand Jacob Brucker, que les spécialistes de l'historiographie philosophique considèrent comme le premier historien de la philosophie au sens moderne du mot⁴, Boureau-Deslandes introduit la scolastique médiévale dans le paysage des études historiques françaises.

À l'exotisme inquiétant de Deslandes, qui dépeint la scolastique médiévale sous les traits d'une sauvagerie barbare, succédera, dès 1804, l'exotisme attirant de Joseph-Marie Degérando, qui produit la deuxième histoire française de la philosophie. La première scolastique médiévale, dès le VII^e siècle, y représente un état léthargique de la « civilisation »⁵,

2. Jacques QUÉTIF, Jacques ÉCHARD, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Recensiti*, Paris, J. B. C. Ballard, N. Simart, 2 vol., 1719-1721.

3. Charles-René BILLUART, *Summa Sancti Thomae, hodiernis academicarum moribus accomodata, sive Cursus Theologiae juxta mentem, et in quantum licuit, juxta Ordinem et litteram Divi Thomae in sua Summa, insertis pro re nata Digressionibus in Historiam Ecclesiasticam*, Liège, Kints, 1746-1751, en 19 volumes.

4. Voir le bilan historiographique établi par Mario LONGO, « A “Critical” History of Philosophy and the Early Enlightenment : Johann Jacob Brucker », dans Gregorio PIAIA, Giovanni SANTINELLO (éd.), *Models of the History of Philosophy. II : From Cartesian Age to Brucker*, Heidelberg, Springer, 2011, p. 477-577.

5. Avant de se spécialiser, ce terme traduisait le terme allemand « Kultur »/« Cultur », que les sciences de l'homme allemandes avaient mis au centre de leur dispositif intellectuel, notamment avec la *Kulturgeschichte* qui s'affirme comme discipline à Göttingen dès 1750. Au sujet de la première *Kulturgeschichte* : Hans SCHLEIER, *Historisches Denken in der Krise der Kultur : Fachhistorie, Kulturgeschichte und Anfänge der Kulturwissenschaften in Deutschland*, Göttingen, Wallstein, 2000 ; Hans Erich BÖDEKER, Philippe BÜTTGEN, Michel ESPAGNE (éd.), *Die Wissenschaft vom Menschen in Göttingen um 1800. Wissenschaftliche Praktiken, institutionelle Geographie, europäische Netzwerke*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008 [version française : *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Éd. du Cerf, 2010]. Au sujet de la notion de civilisation : Philippe BÉNÉTON, *Histoire des mots : culture et civilisation*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1975 ; Olivier REMAUD, « Culture versus civilisation. La genèse d'une opposition », *Revue de synthèse* 129 (2008), p. 105-123 ; Blaise DUFAL, « Faire et défaire l'histoire des civilisations », dans Philippe BÜTTGEN, Alain DE LIBERA, Marwan RASHED, Irène ROSIER-CATACH (éd.), *Les Grecs, les*

que le « mélange des peuples » régénère dès le XI^e siècle. Enfin, avec Victor Cousin, le Moyen Âge deviendra moderne et français. Le régime de l'exotisme fait place à celui de la colonisation du passé⁶, en particulier du Moyen Âge.

Tel est le lent processus qui voit la philosophie médiévale entrer dans l'historiographie séculière française. Je montrerai comment et à quelles fins Deslandes, Degérando et Cousin, les trois premiers historiens français de la philosophie, reconstruisent leurs scolastiques médiévales respectives. Deux objets spécifiques retiendront particulièrement mon attention : le rôle accordé aux entreprises intellectuelles des « Arabes » au Moyen Âge, et les portraits et usages d'Abélard. Les « Arabes » sont l'autre de la scolastique latine ou « européenne ». À l'opposé, Abélard est le cœur d'un Moyen Âge « français » que l'historiographie philosophique invente dès le début du XIX^e siècle, avec l'avènement des cultures et des identités nationales⁷. Cette histoire sera aussi celle d'une institutionnalisation progressive. Si Deslandes s'adresse à la bourgeoisie et à la noblesse cultivées de son temps, pour divertir et provoquer la discussion, Cousin réalise un programme de politique culturelle pour l'université française. Cette migration de contextes socio-institutionnels s'accompagne d'importantes reconfigurations des procédures historiographiques.

I. BOUREAU-DESLANDES : UNE HISTOIRE POLITISÉE

La première histoire de la philosophie écrite en langue française fut donc publiée sous couvert d'anonymat en 1737 par André-François Boureau-Deslandes. Dans cette première édition de 1737, le dernier livre – le livre IX – est consacré au Moyen Âge ; il comporte un peu plus de

Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante, Paris, Fayard, 2009, p. 317-358. Enfin, au sujet des notions de culture et de civilisation, de leurs variations de signification dans les contextes allemand et français, se reporter à l'étude fondatrice de Norbert ELIAS, *Über den Prozess der Zivilisation*, Erster Band, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1997 [= 1976²], p. 89-153.

6. Au sujet du colonialisme en historiographie : John DAGENAIS, Margaret R. GREER, « Decolonizing the Middle Ages : Introduction », *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 30/3 (2000), p. 431-448 ; Gregorio PIAIA, *Il lavoro storico-filosofico. Questioni di metodo ed esiti didattici*, Padova, CLEUP, 2001, voir en particulier les p. 20-25.

7. À ce sujet : Patrick J. GEARY, *The Myth of Nations. The Medieval Origins of Europe*, Frankfurt am Main, Fischer, 2002 ; Anne-Marie THIESSE, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2001 [1999] ; Valentin GROEBNER, *Das Mittelalter hört nicht auf. Über historisches Erzählen*, München, Beck, 2008. Au sujet de l'invention de la notion d'identité nationale : Marcel DETIENNE, *L'Identité nationale, une énigme*, Paris, Gallimard, 2010 [2008] ; Maurice OLENDER, *Race sans histoire*, Paris, Galaade Éditions, 2009² [2005].

cent pages, dans un format de poche (in-12°). Cette présentation de la philosophie médiévale s'articule en deux volets : les « Arabes » (deux chapitres) et les « Scholastiques » (trois chapitres)⁸.

L'auteur de l'*Histoire critique de la philosophie* est une figure singulière de la République des Lettres : haut fonctionnaire de la marine, philosophe, physicien et critique social. Jean Macary l'a qualifié de « citoyen et philosophe »⁹. Au siècle des voyages et de l'exotisme, Boureau-Deslandes est né dans le lointain, en Inde (probablement à Bandel) en 1689 ; son père travaillait pour la Compagnie des Indes orientales ; son beau-père, François Martin, fut le fondateur du comptoir de Pondichéry. En 1701, il est rapatrié en France pour être scolarisé chez les Oratoriens. En 1712-1713, il séjourne en Angleterre et rencontre Newton, dont il défendra la physique en France contre la domination de Descartes. Commissaire de la marine de 1716 à 1742, administrateur des ports de Brest et de Rochefort, il n'appartient pas au premier cercle des intellectuels parisiens – Voltaire a raillé son style provincial¹⁰. Sa

8. Cette première édition, qui fut prohibée par la censure royale, comporte trois volumes et neuf livres (le volume I contient les livres 1 et 2 dédiés à la philosophie avant les Grecs ; le volume II contient les livres 3 à 6, dédiés à la philosophie grecque ; le volume III – les livres 7 à 9 – comprend la philosophie romaine et la philosophie médiévale). L'*Histoire critique* est rééditée à Londres en 1742, mais ce n'est que l'édition définitive de 1756 – enfin autorisée par la censure royale – qui présente la philosophie moderne (volume IV, livre 10). Je cite l'*Histoire critique* dans cette troisième et dernière édition de 1756.

9. Pour une biographie et une étude d'ensemble de l'œuvre de Boureau-Deslandes sous l'angle de la philosophie et de l'histoire de la philosophie, voir Rolf GEISSLER, *Boureau-Deslandes. Ein Materialist der Frühaufklärung*, Berlin, Rutten & Loening, 1967 ; Jean MACARY, *Masque et Lumières au XVIII^e siècle. André-François Deslandes « citoyen et philosophe », 1689-1757*, La Haye, M. Nijhoff, 1975 (l'*Histoire critique de la philosophie* est analysée et décryptée p. 167-239), ainsi que Gregorio PIAIA, « A "Critical" History of Philosophy and the Early Enlightenment : André-François Boureau-Deslandes », dans Gregorio PIAIA, Giovanni SANTINELLO (ed.), *Models of the History of Philosophy. II : From Cartesian Age to Brucker*, Heidelberg, Springer, 2011, p. 177-211. Lucien BRAUN (*Histoire de l'histoire de la philosophie*, Paris, Ophrys, 1973, p. 144-152) est davantage dans le registre axiologique de la dévaluation de l'entreprise intellectuelle de Boureau-Deslandes. Le récent volume de la nouvelle édition du *Ueberweg* consacré à la France du XVIII^e siècle est très sommaire : il se contente d'une notice bio-bibliographique qui néglige l'entreprise historiographique de Boureau-Deslandes (Günther MENSCHING, « André-François Boureau-Deslandes », dans Johannes ROHBECK, Helmut HOLZHEY (Hrsg.), *Grundriss der Geschichte der Philosophie. Die Philosophie des 18. Jahrhunderts. Bd 2 : Frankreich*, Basel, Schwabe, 2008, p. 498-501).

10. Samuel Formey, qui fut le secrétaire de Voltaire, rapporte cette anecdote. Voltaire aurait annoté son exemplaire personnel de l'*Histoire critique* de Deslandes en disqualifiant de la sorte le style de Deslandes (voir Jean Henri Samuel FORMEY, *Histoire abrégée de la philosophie*, Amsterdam, Schneider, 1760, p. 20-22). Au sujet de ces annotations, voir Nicholas CRONK, Christiane MERVAUD, « Voltaire annotateur de

conception du travail intellectuel insiste sur les fins pratiques, la centralité de l'homme considéré comme citoyen et l'utilité sociale¹¹. En 1742 il quitte la marine et s'installe à Paris, où il fréquente les cercles libertins et radicaux ; il demeure cependant un homme de terrain, un philosophe expérimental intéressé à l'invention technologique. Sa polyvalence scientifique et littéraire s'étend de la poésie latine¹² à l'histoire de la philosophie, en passant par la philosophie morale, la biologie, la physique, la géométrie, la météorologie, la géographie et l'anatomie. Son écrit aujourd'hui le plus célèbre est son roman matérialiste *Pigmalion* publié en 1741, six ans avant *L'homme-machine* de La Mettrie (1747).

Snobée par les encyclopédistes qui la pillent sans la mentionner¹³, violemment critiquée par Jacob Brucker¹⁴, son *Histoire critique de la philosophie* peut être considérée comme le point de départ d'un récit morcelé : l'histoire des reconstructions sécularisées du Moyen Âge dans l'historiographie philosophique française des XVIII^e et XIX^e siècles. Trois aspects sont décisifs à cet égard. Premièrement, sur le plan méthodologique, l'*Histoire critique* est porteuse d'une conception de

Boureau-Deslandes : une anecdote relatée par Formey », *Revue Voltaire* 3 (2003), p. 351-354.

11. À l'instar de ce qu'a pu affirmer Rainer ENSKAT au sujet de Moses Mendelssohn (« Aufgeklärtes Wissen. Eine verdrängte Erblast des 18. Jahrhunderts », dans Ulrich Johannes SCHNEIDER [Hrsg.], *Kulturen des Wissens im 18. Jahrhundert*, Berlin, de Gruyter, 2008, p. 23-44), un tel programme diverge passablement du programme d'accroissement des connaissances de l'*Encyclopédie*. Boureau-Deslandes associe technologie et science politique : ses travaux sur la marine, pour la plupart prohibés, critiquaient la politique extérieure de Louis XV parce qu'elle nuisait au rayonnement de la France et à sa puissance, en négligeant le commerce maritime et le développement des comptoirs lointains. À ce sujet, J. MACARY, *Masque et Lumières*, *op. cit.*, p. 19-26 et 129-161.

12. En 1713, il publie un recueil de poèmes latins inspirés de Catulle sous le titre *Poetae Rusticantis Literatum Otium*.

13. Par exemple, l'article « Aristotélisme » de l'*Encyclopédie*, rédigé par l'abbé Yvon, reproduit textuellement des passages de l'*Histoire critique* sans que cette œuvre ne soit jamais mentionnée dans l'*Encyclopédie*. Accusés de plagiat par Fréron, les éditeurs de l'*Encyclopédie* répondront, au sujet des articles philosophiques, que l'auteur le plus utilisé est le grand historien allemand Brucker, non pas Boureau-Deslandes, que seul un dixième de l'article « Aristotélisme » vient de Deslandes (voir Denis DIDEROT, Jean le Rond D'ALEMBERT, « Avertissement des éditeurs », dans *Encyclopédie*, 1753, vol. 3, p. IX).

14. La réception allemande de l'*Histoire critique* a été très négative et d'emblée mesurée à Brucker, dont les *Kurtze Fragen* étaient parues entre 1731 et 1736. Thomas Abbt qualifie l'histoire de Deslandes de « Gaukelei ». En 1742, Brucker développe une critique acerbe de Deslandes (les motifs de cette critique sont présentés dans la section suivante). En 1760, Samuel Formey réitère les critiques de Brucker. Au sujet de cette réception négative, R. GEISSLER, *Boureau-Deslandes*, *op. cit.*, p. 56-60 ; G. PIAIA, « A "Critical" History of Philosophy and the Early Enlightenment », *art. cit.*, p. 205-209.

l'histoire de la philosophie – et conséquemment de la philosophie – très différente de celles qui avaient été véhiculées par l'érudition doxographique du XVII^e siècle (Stanley, Bayle, Vossius, Horn). Boureau-Deslandes démarque aussi sa méthode de celle de la nouvelle histoire critique et éclectique allemande initiée par Christoph August Heumann et Franz Budde dans les années 1710, puis exemplairement représentée par Jacob Brucker au temps de Boureau-Deslandes. Le « criticisme » de Boureau-Deslandes se libère de l'érudition sans adhérer à un strict rationalisme *a priori* ; il tente une reconstruction des philosophies du passé en fonction de normes historiquement évolutives. Deuxièmement, le Moyen Âge de Boureau-Deslandes est l'une des premières constructions historiographiques où les « Arabes » du Moyen Âge sont évalués de manière positive, placés même dans une position de supériorité. Enfin, dans la ligne de l'idéologie universaliste de la République des Lettres et de sa propre conception de l'histoire de la philosophie, Deslandes n'affilie aucun philosophe du Moyen Âge à quelque patrimoine national « français ». Le sort réservé à Abélard est symptomatique de la différence entre l'approche de Boureau-Deslandes en 1737 et celles des historiens de la philosophie du XIX^e siècle, en particulier de Cousin et de ses disciples.

1. Une histoire exemplaire

Selon Gregorio Piaia, Boureau-Deslandes est le premier écrivain français à avoir proposé une réflexion sur l'objet, les fins et la méthodologie de l'histoire de la philosophie¹⁵. Une rapide comparaison avec le *Traité de l'opinion ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'Esprit humain* de Gilbert-Charles Le Gendre signale en effet un accent nouveau porté sur la dimension historique de l'étude de la culture.

Le *Traité de l'opinion* de Le Gendre, paru en 1733, est probablement le point de comparaison le plus proche historiquement et culturellement auquel puisse être mesurée l'entreprise de Boureau-Deslandes. Le *Traité de l'opinion* est une compilation d'opinions (de propositions théoriques) en philosophie, en arts et surtout en sciences, destinée à un large public. La partie consacrée à l'histoire de la philosophie¹⁶ obéit aux standards de l'historiographie rationaliste française de l'époque : une importante ellipse fait passer de la dernière secte antique – la secte éclectique (chapitre 13) – à la philosophie moderne (chapitre 14). Le Moyen Âge

15. G. PIAIA, « A "Critical" History of Philosophy and the Early Enlightenment », art. cit., p. 183.

16. Gilbert-Charles LE GENDRE DE SAINT-AUBIN, *Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, Paris, Briasson, 1733, Livre second, en seize chapitres.

n'apporterait rien à ce tableau des opinions philosophiques, dont le dessein est explicite : la « philosophie Éclectique » est la meilleure de toutes¹⁷ ; elle considère toutes les entreprises humaines en ce qu'elles comportent de rationnel. Elle sélectionne (*eklegein*) en découvrant rétrospectivement le résidu de vérité contenu dans les diverses opinions, passant sous silence ce qui mérite d'y demeurer. Le souci de l'historicité est aboli par cette exigence de discrimination. Par opposition, l'*Histoire critique de la philosophie* de Boureau-Deslandes projette de s'intéresser à toutes les manifestations de l'esprit humain. Son éclectisme procède d'une autre conception du devenir historique, qui est contingent. L'histoire est « critique » dans la mesure où elle regarde de loin et montre la variété des entreprises intellectuelles.

Alors que Le Gendre établit la carte de l'esprit humain, Deslandes veut en raconter l'histoire. Il reconstruit le récit de la marche de l'esprit humain, pour l'évaluer ensuite. Dans ce dessein, il historicise la notion de philosophie. Le cas de la philosophie « arabe » médiévale est symptomatique. Aux yeux de Deslandes, la physique, la médecine, la mécanique et la chimie appartiennent à la philosophie arabe et en constituent la part la plus progressiste¹⁸. Dans la « *Dissertatio praeliminaris* » de son *Historia critica philosophiae* (1742), Brucker reproche ainsi à Deslandes – cet anonyme qui a publié une histoire critique de la philosophie en français –, une définition vague, fluctuante, *a posteriori* et insuffisante de la philosophie. Cette « philosophie » ne se laisse pas mesurer aux critères du rationalisme contemporain (wolffien chez Brucker). Alors que Boureau-Deslandes décrit, pour chaque peuple et époque, ses entreprises intellectuelles les plus saillantes – qu'il les juge profitables (comme la chimie arabe médiévale) ou détestables (comme la dialectique scolastique) –, Brucker établit, pour chacun des très nombreux philosophes qu'il présente, l'ensemble de ses thèses ou propositions philosophiques recevables dans les standards du rationalisme auquel adhère l'historien moderne.

Brucker s'en prend à Deslandes pour une autre raison encore : il fustige la légèreté scientifique, la tournure mondaine et l'excès polémique de son entreprise. Boureau-Deslandes répond avec l'« Avertissement » qui ouvre le quatrième volume de son *Histoire critique de la philosophie* publié en 1756 : il fustige l'excès de détails, la pléthore érudite et non critique de l'historiographie de Brucker. Il lui reproche surtout son inutilité sur le plan sociopolitique. De fait, Brucker

17. G.-Ch. LE GENDRE DE SAINT-AUBIN, *Traité de l'opinion*, t. I, partie II, chap. XIII, p. 534-535.

18. André-François BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, Amsterdam, François Changuin, 1756³, t. III, Livre IX, chap. 40, p. 255-269.

a été nourri à l'*ars critica* de Christoph August Heumann et à l'éclectisme de Johann Franz Budde et de Christian Thomasius¹⁹ : après avoir procédé à la critique des sources en philologue et avoir isolé le philosophique des autres manifestations de l'esprit humain, Brucker adopte une position extérieure d'où il est possible de juger toutes les théories philosophiques.

L'éclectisme et le criticisme de Deslandes sont beaucoup moins académiques, objectifs et objectivants. Deslandes voyage librement dans le passé pour narrer l'histoire de l'esprit humain, en critiquer les errances ou en louer les progrès. Il n'a pas le souci de l'exhaustivité. Il ne lui paraît pas nécessaire de définir *a priori* le concept de philosophie. Son éclectisme refuse précisément d'établir des standards philosophiques anhistoriques : si la philosophie empirique moderne surpasse la dialectique scolastique à ses yeux, elle n'est pas le dernier mot de l'histoire de la philosophie, dont les ressorts internes demeurent cachés. Surtout, le dessein de Deslandes est toujours sociopolitique ; l'histoire de la philosophie est le grand *exemplum* de l'esprit humain.

La surdité réciproque de Brucker et Deslandes à l'entreprise de l'autre témoigne aussi d'une différence de contextes intellectuels et culturels. S'adressant à des publics différents, l'un et l'autre poursuivent des fins hétérogènes. Brucker écrit pour des publics académiques, en latin ; son objectif est l'accroissement des connaissances et leur appropriation critique, c'est-à-dire leur évaluation dans les standards de la nouvelle rationalité moderne. Il réalise une somme des connaissances de son temps en histoire de la philosophie, il la met à la disposition des philosophes de métier et en soumet les contenus au jugement de la raison. Deslandes est membre du nouvel « espace public » qui s'est créé avec les Lumières et dont les acteurs constituent une vaste élite de citoyens bourgeois et cultivés²⁰. Son ouvrage est un livre pour bibliothèques privées, un livre prohibé en raison de son anticléricalisme, qui circule clandestinement jusqu'en 1756. Les citations d'auteurs anciens et médiévaux sont données en traduction française.

19. Au sujet de cet éclectisme allemand, voir notamment : Mario LONGO, « The Theory of 'Historia philosophica' », dans Gregorio PIAIA, Giovanni SANTINELLO (ed.), *Models of the History of Philosophy. II: From Cartesian Age to Brucker*, Heidelberg, Springer, 2011, p. 387-432, en particulier p. 426-428 ; Johann Ulrich SCHNEIDER, « L'éclectisme avant Cousin. La tradition allemande », *Corpus* 18/19 (1991), p. 15-27 ; Michel ESPAGNE, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris, Éd. du Cerf, 2004, p. 87-92.

20. À ce sujet, Roger CHARTIER, « Espace public et opinion publique », dans ID., *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Éd. du Seuil, 2000² [1990], p. 37-60, qui part de la notion d'« Öffentlichkeit » d'Habermas, puis développe une lecture du contexte français prérévolutionnaire.

Le but premier de Deslandes n'est pas encyclopédique, mais éthique et pratique : cette histoire permet de réformer le présent en évaluant certaines entreprises intellectuelles passées, considérées comme particulièrement représentatives de diverses configurations historiques, culturelles et politiques. La critique de la scolastique médiévale se prolonge par exemple en critique du gouvernement théocratique et des politiques culturelles dogmatiques, en particulier du thomisme scolaire²¹.

2. *Faire apparaître l'essence de la religion*

La reconstruction de la philosophie médiévale latine – « scholastique » – par Deslandes est en effet symptomatique de sa manière historiographique. Au lieu d'énumérer auteurs, sectes et thèses dans le détail, Deslandes sélectionne quelques auteurs-jalons. Ces auteurs sont, d'une part, des bornes qui lui permettent d'établir des périodisations (reprises de traditions antérieures); d'autre part, les personnages principaux de son histoire de la scolastique. Le premier personnage de l'histoire de la scolastique, qui est évalué moins négativement que les suivants, est Jean de Damas. Il sert de porte d'entrée dans la scolastique et permet de la caractériser comme chevauchement nuisible de la foi et de la raison, qui produira d'infinis conflits spécieux. Jean Damascène « voulut examiner où il ne s'agit que de se soumettre, & raisonner où il ne s'agissoit que de croire²². » La stratégie du « masque » que Jean Macary attribue à Deslandes, matérialiste rusant contre la censure, tourne à l'ironie à l'endroit de la scolastique. Les acteurs intellectuels du Moyen Âge à qui Deslandes donne raison sont les censeurs qui ont perçu le danger des recoupements entre philosophie et religion : Saint Bernard²³ et les auteurs de censures universitaires²⁴ sont loués pour avoir œuvré dans le sens d'une séparation entre œuvre de la raison et religion.

21. Dans sa monographie sur Deslandes (*Masque et Lumières au XVIII^e siècle, op. cit.*), Jean Macary montre que, dans son histoire de la philosophie, Boureau-Deslandes avance masqué. Matérialiste convaincu, il use de l'histoire pour critiquer tacitement le parti théocratique contemporain, le thomisme philosophique et les entreprises culturelles et politiques des jésuites.

22. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 42, p. 274.

23. *Ibid.*, p. 279-280 : « C'est ce que Saint Bernard a si judicieusement remarqué, accusant surtout ces premiers scholastiques de deux choses : l'une, d'avoir relevé les anciens Philosophes par des louanges excessives [...] : l'autre, de s'être embarrassés dans je ne sçai quel labyrinthe de formes, & de formalités. »

24. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 43, p. 306-309.

Lorsqu'il parvient aux « nouveaux Scholastiques » – c'est-à-dire au XIII^e siècle –, Boureau-Deslandes peut introduire le personnage principal de son histoire de la scolastique latine : saint Thomas qui a tout d'un monstre, « esprit véritablement sublime, mais qui n'avoit qu'une méthode très confuse & très embrouillée²⁵ ». Saint Thomas résume à lui seul la captation de la philosophie médiévale par la méthode – à savoir par la dialectique scolaire – et l'inanité de cette méthode sophistiquée et futile. Les purs raisonnements se substituent aux « études positives » et aux « faits »²⁶. À ce point de son histoire, les intérêts pragmatistes et anticléricaux de Deslandes prennent le pas sur la narration de l'histoire. De manière ironique, il conclut :

Mais ces siècles eurent l'avantage de faire passer la Religion par les épines & les subtilités de la Dialectique. On crut la comprendre mieux ; & on ne fit que s'assurer qu'elle est incompréhensible, mais toujours solide & toujours victorieuse, à quelque épreuve qu'on la mette. [...] Est-ce que la vie est trop courte pour rassembler tout ce qu'il faut croire ? Ou plutôt, ne voudroit-on pas nous rendre crédules à pure perte ?²⁷

Le dernier chapitre (chap. 44) du livre IX consacré à la philosophie médiévale abandonne cependant l'ironie et la satire. Il présente une galerie de portraits : « De quelques Philosophes qui ont eut des idées singulières ». Ce sont Bacon, Lulle, Arnaud de Villeneuve et d'autres médecins encore, qui ont avancé dans les voies de la science expérimentale à venir.

Quant aux sources de Deslandes, elles sont, pour le Moyen Âge, plutôt datées. Il n'utilise pas ou peu les grandes doxographies du XVII^e siècle, encore moins des contemporains²⁸, mais plutôt des sources ecclésiastiques des XV^e et XVI^e siècles : notamment Pierre d'Ailly, Nicolas de Clémenges, Jacques du Perron et Melchior Cano²⁹. Ce sont

25. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 42, p. 280.

26. *Ibid.*, p. 281.

27. *Ibid.*, p. 282.

28. Il ignore manifestement les *Kurtze Fragen* de Brucker, la version allemande de son histoire de la philosophie publiée en sept volumes entre 1731 et 1736 à Ulm (auxquels s'ajoute un volume de supplément paru en 1737).

29. Une rapide comparaison avec les sources principales de Brucker pour la scolastique médiévale est instructive. Brucker et Deslandes n'ont presque que Louis Vivès en commun. La bibliothèque de Brucker, beaucoup plus riche, comporte plutôt des sources récentes, presque exclusivement des XVII^e-XVIII^e siècles. Parmi de nombreuses autres sources, occupent une place de choix : Jacob Thomasius (*Schediasma historicum* de 1665), Adam Tribbechov (*De doctoribus scolasticis* de 1655), Johann Franz Budde (*Compendium historiae philosophicae* de 1712), Christoph August Heumann (les *Acta philosophorum* qui paraissent entre 1715 et 1726). Brucker présente et critique ses sources, pour la philosophie médiévale, dans une longue note bibliographique : Johann Jacob

probablement les sources dont il disposait le plus aisément dans ses résidences du nord-ouest de la France, alors qu'il œuvrait comme administrateur de ports et commissaire de la marine.

3. Arabes et Latins : servilité et imitation

Le traitement de la philosophie médiévale « arabe » par Boureau-Deslandes se signale par quelques inflexions positives (ou neutres) remarquables en contexte historique. Au début de son chapitre consacré à la philosophie moderne, Le Gendre de Saint-Aubin s'était contenté de réciter l'opinion de Vivès sur la philosophie arabe médiévale : « Vivès témoigne beaucoup de mépris pour toute cette philosophie Africaine ». Ce jugement lui permettait de passer sous silence le Moyen Âge latin également, gâté par « le mauvais goût Arabesque »³⁰. Brucker, qui consacre neuf cents pages à la philosophie médiévale, profère le même type de jugement définitif. Il invoque l'autorité du *Specimen historiae Arabum* de l'orientaliste anglais Edward Pococke (1650) pour affilier résolument la scolastique latine à la « scolastique arabe » et les confondre dans la même inanité. Selon l'appréciation de Brucker, notoirement partagée par la majorité des érudits de son temps, la scolastique latine constitue une période sombre et acritique par excellence, durant laquelle la philosophie a été inféodée au pouvoir du pape et la religion gâtée par cette philosophie dévoyée. Par « philosophie », il faut entendre la théologie scolastique qui s'abîme en subtilités et sophismes. Si, sous la plume du pasteur Brucker, l'idéologie pontificale et ses visées politiques sont responsables politiquement et institutionnellement de la faillite de la philosophie médiévale, pour le contenu et les formes de cette philosophie, les coupables sont les philosophes arabes, l'influence sans partage qu'ils ont exercée sur les scolastiques latins³¹.

Fort de sa conception évolutive et ouverte de la notion de philosophie, Deslandes aborde les Arabes par deux biais très différents : d'une part pour eux-mêmes, avec une histoire de l'Islam et des sciences cultivées ou négligées en terres d'Islam, d'autre part pour leur influence sur la scolastique latine. Comme je l'ai déjà signalé, selon Deslandes les Arabes ont heureusement développé les sciences expérimentales. Ils ont négligé

BRUCKER, *Historia Critica Philosophiae*, Leipzig, Weidemann, t. III, 1766² [1742-1744], p. 709-710, note a.

30. G.-Ch. LE GENDRE DE SAINT-AUBIN, *Traité de l'opinion*, éd. citée, t. I, partie II, chap. XIV, p. 541.

31. J. J. BRUCKER, *Historia Critica Philosophiae*, éd. citée, t. III, p. 59 : « *Eleganter vero Pocockio [sic] vocata est theologia Muhammedanorum scholastica, eo quod scholasticorum theologiae ita similis est, ut ovum ovo non magis esse possit, eo quod vel communes parentes habuerint, vel una alteram genuerit.* »

l'histoire et l'étude des langues. Concernant la négligence de l'étude des langues, on ne s'étonne guère de voir Deslandes – qui parle la langue savante dominante en son temps – la qualifier de pratique « très sensée »³². Pour l'histoire, la chose paraît plus délicate dans le contexte d'une entreprise qui se veut historique ; Deslandes justifie pourtant cette négligence, en conférant à l'histoire en question les formes de l'érudition qu'il abhorre³³. Dans le champ philosophique et des sciences naturelles, les Arabes suivent respectueusement et servilement Aristote ; ils deviennent de « profonds Métaphysiciens »³⁴. La servilité scientifique est un concept central de la présentation par Deslandes de la philosophie scolastique, et il fonctionne de manière différenciée pour les Arabes et les Latins.

En effet, au cœur de sa présentation de la philosophie scolastique latine, à l'endroit où il introduit la figure de Thomas d'Aquin, Deslandes scénarise un retard scientifique de l'Occident et la force du génie arabe :

Saint Thomas qui voulut suivre la trace des premiers Scholastiques, ne suivit point leur méthode. Celle qu'il s'appropriâ par un heureux instinct, lui fut particulière : & il la tira vraisemblablement des Arabes. [...] Quand Saint Thomas vint au monde, il y avoit à peine cent cinquante ans qu'on recommençoit à étudier dans l'Occident ; & il y avoit au contraire plus de quatre cens ans que les Arabes étudioient avec tout le succès possible. [...] & comme ils n'avoient cherché la Philosophie que dans les Ouvrages d'Aristote, les Chrétiens aussi se contenterent de l'y chercher par une servile imitation [...] ³⁵.

Le discours de Deslandes glisse d'un cliché ethnologique de l'orientalisme du XVIII^e siècle à la critique de la scolastique médiévale puis, tacitement, au dénigrement de la néoscholastique moderne. La caractérisation des « Arabes » comme peuple essentiellement servile, dont les gouvernements furent toujours despotiques, était un lieu commun de la littérature du XVIII^e siècle. Comme Brucker, Deslandes transporte cette catégorie dans l'ordre de l'historiographie philosophique : l'empire d'Aristote sur la pensée arabe est fonction du caractère servile des Arabes. Lorsqu'il répercute ce défaut sur les Latins, Deslandes lui attribue cependant une virulence plus grande : les Arabes

32. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 40, p. 241.

33. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 41, p. 253 : « Les recherches & les discussions historiques, plus accablantes par la multiplicité des faits qu'utiles par les réflexions que ces faits peuvent inspirer, ne furent pas aussi à l'usage des Arabes. »

34. *Ibid.*, p. 256.

35. Les italiques sont de mon fait. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 42, p. 282-283.

ont servilement suivi Aristote en philosophie et ils en ont tiré des bénéfiques, puis les Latins ont servilement imité les Arabes. La scolastique latine est une philosophie de seconde main, usée, que récupère un monde savant démuné. Alors que les Arabes ont redécouvert et commenté Aristote, les Latins suivent les commentaires arabes comme ils le peuvent, gâtant de surcroît leur religion en la mêlant à cette philosophie.

L'*Histoire critique* requalifie les Arabes pour dévaluer comparativement la scolastique latine, alors que Brucker confondait tout ce fatras scolastique dans un même mépris. L'entreprise de Deslandes, assez singulière mesurée à celle de ses contemporains, peut s'expliquer en partie par l'anticléricalisme masqué de l'auteur. Jean Macary a montré que les déclarations tonitruantes en faveur de la vérité de la religion chrétienne sont chez Deslandes proportionnelles aux virulences de ses attaques. Deslandes n'a en effet pas d'intérêt particulier pour l'histoire chrétienne. La marche de la raison en direction des sciences expérimentales et de la science pragmatique l'intéresse beaucoup plus. Or les Arabes du Moyen Âge peuvent servir de moment de continuité dans cette histoire de la science expérimentale.

4. Caractère mauvais d'Abélard

Je conclurai cette approche sélective de la philosophie médiévale de Deslandes avec son portrait d'Abélard, avec lequel vient contraster celui de son concurrent Gilbert de Poitiers (« de la Poirée »). Ce portrait n'occupe que quelques lignes (une page in-12°), mais vaut la peine d'une mention, lorsque l'on sait l'importance que prendra bientôt Abélard pour l'historiographie française. Lorsqu'il traite de Gilbert et d'Abélard, Deslandes peint des « caractères » à la mode de La Bruyère. Pour Abélard : « Le caractère de son esprit étoit de ne jamais se plier aux décisions, ni aux volontés d'autrui »³⁶. Ce caractère, emprunté à Roscelin, n'est pas valorisé ; il est au contraire un composé d'obstination et de lâcheté.

Mais pour bien faire le portrait de ces deux Auteurs, je dois dire que le premier [Gilbert] abjura ses erreurs, dès qu'on les lui fit appercevoir, montrant par-là que si les hommes se trompent, les Grands-hommes avouent sans peine qu'ils se sont trompés ; & que le second [Abélard] y demeura opiniâtement & ne voulut jamais se reconnoître³⁷.

36. A.-F. BOUREAU-DESLANDES, *Histoire critique de la philosophie*, éd. citée, t. III, Livre IX, chap. 43, p. 303.

37. *Ibid.*

Le motif de la valorisation de la censure religieuse médiévale réapparaît. Il trouve son sens dans la caractérisation du vice imputé à la pensée d'Abélard : avoir ratiociné en logicien sur les objets de foi. Les portraits parallèles de Gilbert et Abélard s'ajoutent au réquisitoire crypté que construit Deslandes contre le cléricalisme politique et culturel. Au lieu d'être les victimes de la censure ecclésiastique, Abélard et Gilbert sont les coupables – obstiné ou repentant – du dévoiement de la philosophie dans des impasses théologiques. La scolastique médiévale est l'*exemplum* de la faillite culturelle et intellectuelle que produit la communication entre savoirs et croyance religieuse. La philosophie qui théologise mérite la censure. Les écoles médiévales françaises du Nord de la France ne trouvent aucune grâce spéciale aux yeux de Deslandes. Il faut se porter deux ou trois générations plus loin, avec la création des identités nationales, pour rencontrer un intérêt particulier porté à Abélard dans le contexte de l'historiographie française.

II. ENTRE DESLANDES ET DEGÉRANDO : LE MODÈLE ALLEMAND

Pour mesurer l'intervalle qui sépare la première tentative francophone d'histoire de la philosophie de Boureau-Deslandes (1737) et la deuxième histoire française de la philosophie, celle du baron Joseph-Marie Degérando dont la première édition paraît en 1804, trois conjonctures culturelles doivent être rapidement esquissées : 1) le succès de l'historiographie philosophique en Allemagne, qui réalise une forte disproportion entre les entreprises allemandes, institutionnalisées et programmées, et les entreprises françaises, 2) la requalification du Moyen Âge produite dans divers mouvements dits « préromantiques », et 3) la naissance d'un débat européen autour de la médiation médiévale arabe de la philosophie grecque.

1) La seule histoire de la philosophie en *langue française* qui paraisse entre 1737 et 1804 est l'*Histoire abrégée de la philosophie* publiée à Amsterdam en 1760 par Samuel Formey, membre d'une famille huguenote émigrée à Berlin. Il s'agit d'une entreprise de traduction au sens large : dans une perspective protestante, très dépréciative de la scolastique médiévale et de sa fille la néoscolastique, Formey compile Brucker et le traduit en français à l'intention du public francophone. La seule entreprise francophone en soixante ans vient donc d'Allemagne et transporte l'historiographie allemande dans la langue de l'élite composant le nouvel espace public bourgeois.

Cependant, autour de 1800 l'historiographie philosophique allemande produit une importante série de monumentales histoires de la philosophie. L'allemand s'est désormais imposé comme langue de ce savoir universitaire, au détriment du latin dont avait usé Brucker à des

fins universalistes. Les trois plus importants jalons de cette histoire de l'historiographie philosophique allemande d'obédience protestante et de culture universitaire sont le *Geist der spekulativen Philosophie* publié entre 1791 et 1797 par Dietrich Tiedemann, en six volumes dont l'un est dédié à la philosophie médiévale³⁸ ; le *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie* publié en 1800 par Johann Gottlieb Buhle, qui consacre sept cents pages au Moyen Âge³⁹ ; et, entre 1798 et 1819, la *Geschichte der Philosophie* de Wilhelm Gottlieb Tennemann, en onze volumes⁴⁰ dont le huitième est dédié à la scolastique médiévale. En contexte politico-culturel catholique allemand, on rencontre aussi des entreprises d'histoire de la philosophie, tel le manuel publié par le théologien Joseph Socher à Munich en 1801⁴¹ ; le Moyen Âge et la scolastique arabe y bénéficient d'une évaluation plus positive que dans les grands manuels produits à Göttingen, Marburg et Leipzig. Le manuel de Socher est intéressant aussi dans la mesure où on y voit paraître, en histoire de la philosophie, des notions empruntées à la *Kulturgeschichte* et à l'histoire littéraire : les concepts de « *Cultur* » et de « *Nation* » accolés à des styles ou des contenus philosophiques.

Dans le même temps, en univers francophone, le Moyen Âge philosophique continue d'être étudié surtout dans des perspectives cléricales et à des fins théologiques transhistoriques, exemplairement par le thomiste liégeois Charles-René Billuart⁴². Durant les grandes décennies de l'essor historiographique allemand, les adaptations de la philosophie thomiste constituent l'intérêt majeur porté au Moyen Âge philosophique en monde francophone. Alors que les échanges culturels

38. Le quatrième volume, publié en 1795 : *Von den Arabern bis auf Raymund Lullius*.

39. Seule la partie consacrée à la philosophie moderne sera traduite en français : Jean Gottlieb BUHLE, *Histoire de la philosophie moderne, depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant*, trad. de l'allemand par A.-J.-L. JOURDAN, Paris, Fournier, 1816. Au sujet des échanges culturels entre la France et l'Allemagne, voir l'indispensable livre de Michel ESPAGNE, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris, Éd. du Cerf, 2004 (comportant un tableau chronologique des traductions d'allemand en français aux pages 393-398). Sur la question de la traduction de l'allemand en français, du même auteur : « La fonction de la traduction dans les transferts culturels franco-allemands aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le problème des traducteurs germanophones », *Revue d'Histoire littéraire de la France* 97 (1997), p. 413-427.

40. Cousin dirigera la traduction française (1829) de la quatrième édition de la version courte du manuel de Tennemann, le *Grundriss der Geschichte der Philosophie für den akademischen Unterricht* (1825⁴) (1816 pour la première édition).

41. Joseph SOCHER, *Grundriss der Geschichte der philosophischen Systeme*, München, Lentner, 1801.

42. Parmi de nombreuses œuvres en français et en latin, la monumentale « *acomodatio* » de la philosophie thomiste à l'enseignement de la théologie, en 19 volumes : Ch.-R. BILLUART, *Summa Sancti Thomae, hodiernis academicarum moribus accomodata*, op. cit.

entre la France et l'Allemagne ne cessent de s'intensifier jusqu'au *De l'Allemagne* de Germaine de Staël (1813), une différence manifeste caractérise les approches allemande et française de la philosophie médiévale, différence conditionnée par des différences de cultures scientifiques et de formes d'institutionnalisation des savoirs.

2) La deuxième conjoncture culturelle, qu'il importe de mentionner pour pouvoir appréhender les nouvelles appréciations du Moyen Âge philosophique qui se font jour au début du XIX^e siècle, se lit dans un ensemble d'entreprises qui furent rassemblées *a posteriori* sous l'étiquette de « préromantisme » (« Frühromantik »). Je ne prétends pas entrer dans quelque débat que ce soit sur l'existence et la multiplicité du romantisme. Par ailleurs, certains spécialistes de l'historiographie philosophique ont souligné l'inefficacité et le peu d'impact des entreprises préromantiques en ce qui concerne l'étude de la *philosophie* médiévale ; Gregorio Piaia a montré que Châteaubriand s'est contenté de répéter, au sujet de la scolastique médiévale, les lieux communs dénigrants qui avaient été véhiculés par l'historiographie des Lumières⁴³.

Il n'en demeure pas moins que la requalification de la philosophie médiévale qui s'observe dès 1810 s'inscrit dans un contexte plus vaste de revalorisation du Moyen Âge. Les frères Schlegel sont au centre de ce dispositif et peuvent faire office de cas exemplaires⁴⁴. En 1791, l'essai d'August Wilhelm sur Dante découvre chez ce poète l'occurrence (trop isolée) d'une scolastique vivante, en langue vulgaire et chevaleresque⁴⁵. Dans son cours de philosophie à l'université de Cologne en 1804-1806⁴⁶, son frère Friedrich – fils de pasteur luthérien qui penche de plus en plus vers le catholicisme conservateur – défend la supériorité de la philosophie scolastique sur la philosophie antique. Celle-ci était plus exaltée parce qu'elle était privée de la Révélation de la vérité ; la philosophie scolastique est plus sereine, car elle se sait en possession de la vérité. Certes, la dialectique scolastique est vaine dans ses formes scolaires, mais elle équivaut, selon Friedrich Schlegel, aux tournois des

43. Gregorio PIAIA, « La svolta francese nello studio della filosofia medievale (1800-1820) », dans José MEIRINHOS, Olga WEIJERS (éd.), *Florilegium mediaevale. Études offertes à Jacqueline Hamesse*, Louvain-la-Neuve, FIDEM, 2009, p. 451-467, en l'occurrence p. 452-455.

44. Pour une vision d'ensemble, voir la grande étude d'Edith HÖLTENSCHMIDT, *Die Mittelalter-Rezeption der Brüder Schlegel*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Schöningh, 2000.

45. August Wilhelm SCHLEGEL, « Dante. Über die Göttliche Komödie », 1791, dans *Sämtliche Werke hrsg. von Eduard Böcking*, t. III, Leipzig, Weidmann, 1846, p. 199-230.

46. Friedrich SCHLEGEL, *Philosophische Vorlesungen hrsg. von Karl Josef Hieronymus von Windischmann*, Bonn, Weber, 1836, en l'occurrence p. 45.

chevaliers qui s'entraînent au vrai combat, celui de la défense de la religion chrétienne⁴⁷.

Dans la construction de Friedrich Schlegel, c'est pourtant la mystique médiévale, la culture du nord démarquée de la culture scolastique, qui occupe le premier rang⁴⁸. Elle est opposée à la scolastique outrancière des écoles françaises⁴⁹, bien distinguée de toute pensée arabe – toujours nuisible⁵⁰ –, et démarquée de la philosophie grecque, qui incarne désormais la figure de l'altérité. Cette entreprise intellectuelle ne réalise bien sûr qu'un cas parmi d'autres de colonisation du Moyen Âge par l'historiographie philosophique, mais un cas représentatif, qui aura ici valeur de marqueur historiographique. Friedrich Schlegel promeut le modèle, proposé par Novalis⁵¹, d'une Europe réunifiée comme entité culturelle essentiellement chrétienne, dont le cœur médiéval a battu en Europe du Nord.

47. *Ibid.*, p. 411.

48. Dix ans plus tard, la mystique médiévale devient un objet prioritaire de l'historiographie philosophique. En 1815 August THOLUCK publie une anthologie qui établit une comparaison entre mystiques orientale et occidentale, la *Blütensammlung aus der Morgenländischen Mystik, nebst einer Einleitung über Mystik überhaupt und Morgenländische insbesondere* (Berlin, Dümmler). En 1823, le philosophe danois Peder HJORT isole la mystique européenne en focalisant l'attention sur Jean Scot Érigène, qu'il considère comme le point de départ de la véritable philosophie chrétienne et du mysticisme proprement chrétien (*Johannes Scotus Erigena oder Vom Ursprunge einer christlichen Philosophie und ihrem heiligen Beruf*, Kopenhagen, Gyldendal). La même année, Herbert SCHMID publie à Iena une étude sur les débuts du mysticisme (*Der Mysticismus des Mittelalters in seiner Entstehungsperiode*, Jena, August Schmid, 1824) ; Jean Scot puis Richard de Saint-Victor y occupent une place insigne. La somme en 5 volumes publiée entre 1836 et 1842 par le catholique conservateur bavarois Joseph von GÖRRES (*Die christliche Mystik*, Regensburg, Joseph Manz) s'attache plutôt aux pratiques cultuelles et à l'histoire de l'Église ; elle revalorise une certaine tradition chrétienne médiévale et sa ferveur religieuse. Puis viennent des études où la mystique voit son territoire médiéval s'accroître en aval, jusqu'à Ruysbroeck. En 1838, Johann Georg Veit ENGELHARDT publie *Richard von St. Victor und Johannes Ruysbroeck. Zur Geschichte der mystischen Theologie* (Erlangen, Palm). En 1836, l'Alsacien Charles SCHMIDT rédige sa thèse de doctorat sur la mystique en situant son centre de gravité en Eckhart, Suso et Tauler (*Essai sur les mystiques du quatorzième siècle précédé d'une introduction sur l'origine et la nature du mysticisme*, Strasbourg, Silbermann). Avec le *Meister Eckhart. Eine theologische Studie* de l'évêque danois Hans MARTENSEN (Hamburg, F. Perthes, 1842), la mode de l'eckhartisme s'impose. Inutile ici d'esquisser plus avant son long destin (pour une première approche de l'eckhartisme après Martensen : Kurt FLASCH, *Maitre Eckhart. Philosophe du christianisme*, Paris, Vrin, 2011, p. 191-196).

49. Friedrich SCHLEGEL, *Philosophische Vorlesungen*, éd. citée, p. 417.

50. *Ibid.*, p. 417-418.

51. Notamment dans son *Die Christenheit oder Europa* de 1799, qui présente le Moyen Âge comme l'époque dorée d'une Europe unie par le christianisme. Sur les rapports entre Schlegel et Novalis : E. HÖLTENSCHMIDT, *Die Mittelalter-Rezeption der Brüder Schlegel*, op. cit., p. 39 sqq.

3) Enfin, la troisième conjoncture culturelle importante pour approcher l'histoire de la philosophie médiévale écrite au début du XIX^e siècle est un événement plus facile à identifier, puisqu'il prend la forme d'un débat. Je me contente ici d'en esquisser les origines, puisque j'en prépare une reconstruction détaillée pour une prochaine publication. Ce débat commence à Göttingen en 1800, lorsque le professeur de philosophie Johann Gottlieb Buhle conteste une affirmation contenue dans le manuel d'histoire littéraire de son célèbre collègue historien Arnold Hermann Ludwig Heeren, l'un des fondateurs de la *Kulturgeschichte*. Dans ce manuel, qui est un best-seller et dont la seconde édition de 1822 sera encore une source majeure pour le jeune Ernest Renan⁵², Heeren minimise l'impact des traductions et des transferts culturels arabo-latins au Moyen Âge. Dans une longue note qui fera grand bruit⁵³, Heeren associe deux types d'arguments – ils rappelleront sans doute des souvenirs plus récents aux oreilles des médiévistes d'aujourd'hui⁵⁴ : d'une part, la culture grecque est demeurée vivante dans certains monastères d'Europe occidentale durant tout le Moyen Âge ; d'autre part, les échanges avec Byzance sont beaucoup plus déterminants que les apports arabophones.

À partir du mémoire composé par Amable Jourdain en réponse au concours de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de 1817, qui portait précisément sur les traductions médiévales arabo- et gréco-latines⁵⁵, la controverse constitue un passage obligé pour l'historiographie philosophique, qu'elle soit évoquée, traitée ou qu'elle donne lieu à de féroces polémiques, notamment entre orientalistes et historiens de la philosophie⁵⁶. Il n'est pas lieu ici d'entrer dans cette vaste polémique. L'une de ses significations principales doit cependant être soulignée : dès 1800 la philosophie arabe du Moyen Âge est regardée comme un objet historiographique consistant et distinct de la scolastique

52. Notamment pour son étude de 1848 sur la permanence de la culture grecque au Moyen Âge : *Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe depuis la fin du v^e siècle jusqu'à celle du xiv^e*, texte introduit et édité par Perrine SIMON-NAHUM, Paris, Éd. du Cerf, 2009.

53. Arnold Hermann Ludwig HEEREN, *Geschichte des Studiums der klassischen Litteratur seit dem Wiederaufleben der Wissenschaften*, Teil 1, Göttingen, 1791, note 6, p. 183-185.

54. Voir Ph. BÜTTGEN, A. DE LIBERA, M. RASHED, I. ROSIER-CATACH (éd.), *Les Grecs, les Arabes et nous*, op. cit.

55. Le texte est publié à titre posthume en 1819 : Amable JOURDAIN, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scolastiques*, Paris, Fantin, 1819. Il sera republié et amendé en 1843 par Charles Jourdain.

56. À l'instar de la controverse qui opposa, sur cette question, l'orientaliste August Schmölders et l'historien de la philosophie Heinrich Ritter.

latine ; il s'agit soit d'étudier l'impact de ses interactions avec la scolastique latine, soit d'affirmer son altérité pour prémunir la culture chrétienne de tout métissage.

III. DEGÉRANDO : HISTOIRE DE LA CIVILISATION ET MÉLANGE DES PEUPLES

Joseph-Marie Degérando, l'auteur de la deuxième tentative française d'histoire générale de la philosophie est une figure intellectuelle très différente de celle du professeur de philosophie allemand, d'un Tennemann par exemple. Une fois réhabilité après que ses sympathies monarchistes l'eurent contraint à l'exil en 1797-1798, il s'acquitta de diverses fonctions publiques. Professeur de droit administratif à la Sorbonne dès 1819, il fut d'abord secrétaire général du ministère de l'intérieur (1804), maître des requêtes du Conseil d'État (1808), puis conseiller d'État (1810). Juriste, politique, il cultivait des intérêts variés, dont le faisceau converge sur une vision socio-philosophique du peuple, des peuples et des cultures⁵⁷.

En philosophie Degérando s'est d'abord rallié à l'Idéologie et à son sensualisme – orthodoxie philosophique des temps postrévolutionnaires⁵⁸. Ses enquêtes sur l'origine des signes, l'acquisition des idées et la possibilité d'une langue universelle furent ses contributions à l'entreprise des Idéologues. Mais il appartient à la troisième génération des Idéologues et évolue vers une forme de spiritualisme chrétien qui lui vaudra les critiques de Destutt de Tracy, rendu suspicieux par les orientations politiques antirévolutionnaires de Degérando et ses affinités avec la philosophie allemande. Degérando était en effet germanophone ; il avait épousé une allemande⁵⁹. Il lisait les philosophes allemands et fut probablement le premier philosophe

57. Pour un portrait de Degérando en politique et en intellectuel : Jean-François BRAUNSTEIN, « Degérando, le social et la fin de l'idéologie », *Corpus* 14-15 (1990), p. 197-215 ; Pierre SAINT GERMAIN, « Degérando. Philosophie et Philanthropie », *Corpus* 14-15 (1990), p. 217-228. Au sujet de sa philosophie, on trouvera une présentation récente, mais qui fait l'impasse sur *L'Histoire comparée des systèmes de philosophie* dans Brigitte SCHLIEBEN-LANGE, Isabel ZOLLNA, « Joseph-Marie Degérando », dans Johannes ROHBECK, Helmut HOLZHEY (Hrsg.), *Grundriss der Geschichte der Philosophie. Die Philosophie des 18. Jahrhunderts. Bd 2: Frankreich*, Basel, Schwabe, 2008, p. 1000-1011. De manière symptomatique, Degérando est absent de *L'Histoire de l'histoire de la philosophie* de Lucien Braun.

58. À ce sujet : Roberto PELLERREY, « *Idéologie e conoscenza scientifica : La fondazione delle scienze umane nella gnoseologia sensista ideologica* », *Epistemologia : Rivista italiana di Filosofia della Scienza* 12 (1989), p. 65-89.

59. Au sujet de la germanophilie de Degérando : M. ESPAGNE, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, op. cit., p. 80-81, et G. PIAIA, « La svolta francese nello studio della filosofia medievale (1800-1820) », art. cit., p. 462.

français à entrer de plain pied dans la culture allemande, en particulier dans la philosophie de Kant. Son histoire de la philosophie doit beaucoup à Tennemann et Buhle, mais aussi à Brucker, qu'il considère comme l'historien de la philosophie par excellence, dénigrant en passant l'entreprise de son prédécesseur français Boureau-Deslandes⁶⁰.

Dans l'ordre social, il prône une forme de paternalisme hygiéniste. Exerçant ses habitus d'ethnologue⁶¹, il observe la société, recommande les échanges entre peuples comme entre couches sociales et combat les fractures sociales, l'isolement des pauvres. Auteur d'une méthode – d'un « panoptique doux »⁶² – qui enseigne à distinguer le vrai pauvre du faux, il se campe en père de la police des familles. Il administre l'Institut des sourds-muets qu'il étudie à des fins philosophiques : en eux l'origine des idées peut être observée en condition de laboratoire, sous l'hypothèse de l'absence d'apprentissage.

Du côté des institutions scientifiques, on lui accorde un rôle dans la fondation de l'École des Chartes ; de fait, il défendit les sciences historiques contre les Idéologues qui associaient l'histoire à un traditionalisme impur. Le monarchiste Degérando se promène dans les marges de la philosophie pure et de l'idéologie révolutionnaire, dans l'histoire, chez les pauvres et les sourds-muets, dans les contrées étrangères et chez les peuples « sauvages ». Tout cela a eu un impact direct sur sa reconstruction du Moyen Âge philosophique, comme nous le verrons bientôt.

Son histoire de la philosophie, dont les deux premiers volumes furent traduits en allemand dès 1806-1807 par Tennemann⁶³, a connu deux éditions qui diffèrent grandement, comme le souligne Victor Cousin dans

60. Au sujet des jugements historiographiques de Degérando sur Boureau-Deslandes et Brucker : G. PIAIA, « A "Critical" History of Philosophy and the Early Enlightenment : André-François Boureau-Deslandes », art. cit., p. 207 ; Mario LONGO, « A "Critical" History of Philosophy and the Early Enlightenment : Johann Jacob Brucker », dans G. PIAIA, G. SANTINELLO, *Models of the History of Philosophy. II : From Cartesian Age to Brucker*, op. cit., p. 477-577, ici p. 564.

61. En 1800 il compose un mémoire intitulé *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* pour la Société des observateurs de l'homme.

62. Selon l'expression trouvée par J.-F. BRAUNSTEIN, « Degérando, le social et la fin de l'idéologie », art. cit., p. 208.

63. Joseph-Marie DEGÉRANDO, *Vergleichende Geschichte der Systeme der Philosophie*, Aus dem Französischen übersetzt mit Anmerkungen von Dr. Wilhelm Gottlieb TENNEMANN, 2 Bd., Marburg, Neue Akademische Buchhandlung, 1806. Curieusement, la seule étude qui aborde la question de la reconstruction de la philosophie médiévale par Degérando s'attache à la première édition de 1804 : G. PIAIA, « La svolta francese nello studio della filosofia medievale (1800-1820) », art. cit., p. 455-462.

la recension qu'il en donne en 1825⁶⁴. La première édition, de 1804, est beaucoup plus sommaire et empreinte d'Idéologie. Les systèmes philosophiques sont classés en réponse à trois questions ; la première concerne l'origine des connaissances (et se résout en sensualisme et rationalisme), la seconde leur certitude (qui oppose dogmatisme et scepticisme), la troisième leur objet (qui aboutit à l'alternative matérialisme versus idéalisme). Dans la seconde édition de 1822-1823 ce schématisme s'assouplit et la dimension historique de l'enquête gagne en épaisseur. Pour ce qui est de la philosophie médiévale, les deux éditions sont très différentes : la première y consacre une soixantaine de pages convenues, la seconde environ cinq cents pages. On y lit des propositions qui modifient la perception du Moyen Âge philosophique dans l'historiographie française et européenne. Cette seconde édition constituera une source majeure pour Cousin lorsqu'il s'attèlera à la grande tâche d'exhumer la philosophie médiévale française, celle d'Abélard en particulier. Autant de motifs pour préférer ici la seconde édition de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*⁶⁵.

Par rapport à l'entreprise de Boureau-Deslandes, qui n'obéissait pas aux standards de l'historiographie allemande de son temps, l'histoire de la philosophie de Degérando se signale par ses connaissances des travaux allemands contemporains⁶⁶. Par ailleurs, Degérando consulte les catalogues de manuscrits médiévaux. Il cite souvent et abondamment les sources de première main, dans les éditions humanistes ou modernes ; mais il ne donne pas le texte latin, il le restitue en français. Il cite par exemple Averroès, en le traduisant en français à partir de l'édition de Venise 1560⁶⁷, et Alfarabi à partir de l'édition de Paris 1638. L'histoire de la philosophie française n'a pas encore les formes d'une discipline académique ; elle les acquerra chez Cousin, avec qui l'original latin se

64. Victor COUSIN, « Recension de l'*Histoire comparée...* de Degérando », *Journal des savans*, Juillet 1825, p. 434-439.

65. Joseph-Marie DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines* [1804 : première édition en 3 vol.], Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, 4 vol., Paris, A. Eymery, Rey et Gravier, 1822-1823. (Le Moyen Âge est l'objet du tome IV.) Pour la philosophie moderne, il compose quatre volumes séparément : *Histoire de la philosophie moderne, à partir de la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, qui paraissent en 1847 (Paris, Ladrangé).

66. Pour le Moyen Âge, Degérando présente un bref *status quaestionis* de la littérature secondaire à la fin des chapitres 24 et 27 de son *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, éd. citée, t. IV, 1823, p. 323-324 et p. 607-612. Il utilise abondamment Buhle, Tennemann et Tiedemann, mais aussi Brucker, qui demeure une source majeure. Il connaît également les travaux récents des orientalistes.

67. *Averrois Cordubensis in ea opera omnes qui ad nos pervenere commentarii*, Apud Cominum de Tridino Montisferrati, Venetiis, 1560.

substituera aux traductions françaises. L'histoire de Degérando est peu institutionnalisée, même si les destinataires de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* sont désignés par le libraire-éditeur de la seconde édition comme les « élèves des facultés de philosophie »⁶⁸.

1. Antiquité et Moyen Âge : un chiasme

De manière traditionnelle, la reconstruction du Moyen Âge philosophique débute par une histoire de la culture et de la philosophie des Arabes et des Juifs. Les lieux communs historiographiques relatifs aux « Arabes » sont répétés : peuple servile et zélé, écrasé par le massif héritage d'un Aristote vénéré comme un despote, les Arabes sont handicapés par leur langue, poétique mais inadaptée à la philosophie par défaut d'outils conceptuels⁶⁹. La scolastique latine vient ensuite, distinguée en quatre âges : la première scolastique qui s'étend du VII^e au XI^e siècle, le XII^e siècle, le XIII^e siècle, puis le déclin des écoles et la renaissance des lettres et des sciences pragmatiques à partir du XIV^e siècle. Dans la reconstruction de Degérando, ces quatre âges organisent cependant une découpe plus nette à plus grande échelle : le premier âge (du VII^e au XI^e siècle) dessine une première ère bien distincte des trois âges suivants, durant lesquels se développe une philosophie scolaire dialectique et marquée par l'aristotélisme.

Après avoir périodisé, Degérando donne huit caractéristiques de la philosophie scolastique. Les quatre premières égrènent un chapelet bien connu depuis Brucker : la philosophie scolastique procède par imitation des Arabes, elle reconnaît la valeur scientifique de l'argument d'autorité, elle est soumise à l'enseignement religieux et elle est réservée au clergé. Les quatre caractéristiques qui suivent sont démarquées des premières par l'auteur, puisqu'elles lui révèlent « un contraste singulier qui ne nous paraît point avoir assez attiré l'attention des historiens »⁷⁰. D'abord, « pour la première fois dans l'histoire de l'esprit humain, la philosophie commença par adopter une méthode »⁷¹. Degérando n'en dit pas plus sur cette méthode, sinon qu'elle fut malheureuse, héritée plutôt que choisie. Il s'agit de fait de la méthode « scolastique » héritée des Arabes, méthode exégétique et dialectique qui produit la sixième caractéristique de la philosophie scolastique : son dogmatisme aveugle et acritique. La septième caractéristique n'est pas plus valorisante : sur le mode privatif

68. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, éd. citée, t. I, 1822, p. 1.

69. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 24, éd. citée, t. IV, 1823, p. 182-185.

70. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 25, éd. citée, t. IV, 1823, p. 339.

71. *Ibid.*, p. 337.

elle désigne la philosophie médiévale comme oubliée des sciences de la nature et de l'histoire morale, sinon à des fins « superstitieuses » et « mystiques ». La dernière caractéristique introduit le concept qui permet à Degérando de redessiner l'histoire de « la civilisation »⁷² sous la figure d'un chiasme : l'imagination, qui est émoussée, en sommeil durant le Moyen Âge et ne se réveille qu'à la fin de cette période de l'esprit humain. L'imagination, qui cultive les arts, est assimilée à la jeunesse de l'esprit, alors que la spéculation intellectuelle est le propre de la maturité, jusqu'à la décrépitude de la ratiocination. Ce contraste entre facultés de l'esprit est l'opérateur d'une lecture de l'histoire de la philosophie de plus en plus macroscopique. Deux périodes se regardent désormais en forme de chiasme : l'Antiquité et la modernité qui comprend le Moyen Âge. Ces deux périodes dessinent des figures semblables mais inversées :

[...] c'est que l'esprit humain, chez les modernes, a suivi, pendant le Moyen Âge, une route précisément inverse de celle suivant laquelle il avait procédé dans l'antiquité. Chez les anciens, l'essor de l'imagination, la poésie, les arts du dessin, avaient précédé les études sérieuses et les spéculations philosophiques [...]. *Les modernes, au contraire, ont commencé précisément dans le Moyen Âge, par se renfermer dans cette même logique*⁷³, dans cette même dialectique [...]; et c'est seulement au dernier terme de ces progrès, que la poésie, les arts du dessin [...] sont venus rappeler l'esprit humain à toute l'énergie de la vie intellectuelle ; [...] et voilà pourquoi nous disions tout à l'heure que la marche de la philosophie, dans le Moyen Âge, avait été une sorte de *rétrogradation heureuse de la décrépitude vers la jeunesse*⁷⁴.

Degérando déplace la traditionnelle grille de lecture qui oppose anciens et modernes. La modernité ne débute pas à la Renaissance, mais elle commence sa course, vieille et décrépète, au VII^e siècle. Degérando abolit du même geste les modèles de périodisation qui informaient l'historiographie des Lumières et instauraient une rupture axiologique, dans lesquels la Renaissance marquait traditionnellement un nouveau départ. L'histoire de l'esprit humain se joue sur une ligne continue. À la fin de l'Antiquité, la philosophie se sclérose dans les écoles. Le Moyen Âge, vaste ère caractérisée par l'assujettissement de la philosophie à la théologie, hérite des derniers surgeons dialectiques et scolaires de l'Antiquité ; l'esprit humain est alors léthargique. La continuité avec

72. Ce terme apparaît plus loin, au début du chapitre 26 (J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, éd. citée, t. IV, 1823, p. 378). Au sujet de ce concept, voir les indications bibliographiques données dans la note 6.

73. Qui fut celle cultivée à la fin de l'antiquité.

74. Je souligne. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 25, éd. citée, t. IV, 1823, p. 339-340.

l'Antiquité est de fait fermement maintenue. Puis, l'esprit humain opère une mue progressive vers une nouvelle jeunesse, jusqu'à la modernité et au XIX^e siècle. Considérant l'imagination et l'observation scientifique comme les centres vitaux de l'esprit humain, l'opération historiographique de Degérando tend à effacer la rupture tracée par les historiographies antérieures à l'endroit du *Quattrocento* et de la Renaissance. C'est dès le XI^e siècle que l'esprit remue dans sa chrysalide, manifestant « un certain mouvement »⁷⁵. L'esprit humain est un à travers l'histoire ; il hiberne dès la fin de l'Antiquité et commence à se réveiller, affaibli, au XI^e siècle.

La lecture de Degérando procède à deux niveaux. À l'échelle de l'histoire de la philosophie scolastique, Degérando se tient au plus près des schémas de l'historiographie contemporaine, dont il réitère les découpages en quatre âges. Dans cette première optique, le Moyen Âge est « barbare », caractérisé par huit catégories plus ou moins dépréciatives. Lorsque Degérando s'élève à hauteur de l'histoire de la « civilisation », sa vue et son appréciation du Moyen Âge changent. Dans ce récit-là, le Moyen Âge représente le long réveil de l'esprit moderne, dès le XI^e siècle. En ce sens, Degérando participe de la nouvelle tendance historiographique du XIX^e siècle, qui s'ingénie à abolir la coupure rinascimentale pour établir une continuité avec les temps antérieurs. Cependant, son entreprise est très différente des historiographies romantiques ou des lectures nationalistes qui entreprennent de retrouver des racines profondes dans un certain Moyen Âge national⁷⁶. L'événement valorisé dans son Moyen Âge est le « mélange des peuples » plutôt que la naissance des identités nationales.

2. Le « mélange des peuples »

Pour désigner ce que l'historiographie allemande signifie par les termes « Volk », « Nation », mais aussi « Rasse/Race » – terme qui deviendra topique dans l'historiographie philosophique française avec Renan –, Degérando use des catégories de « peuple » et de « nation », et réserve la seconde à l'espace géopolitique occidental. En une vaste métaphore biologique diffuse dans l'ensemble du chapitre 26 (dédié aux XI^e et XII^e siècles), la civilisation est assimilée à un grand corps. Fatigué à l'orée du XI^e siècle, en Occident, ce corps va « rajeunir ». Des « semences » vont « germer ». À ces métaphores biologiques en vogue dans les spiritualismes modernes, Degérando associe le vocabulaire

75. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 26, éd. citée, t. IV, 1823, p. 378.

76. Sur l'usage du Moyen Âge dans les processus de création des identités nationales au XIX^e siècle, voir les ouvrages mentionnés dans la note 8.

religieux, parlant de la « résurrection morale des nations épuisées »⁷⁷ de l'Occident. L'opérateur de cette cure de jouvence est le « mélange des peuples ».

Degérando adopte une interprétation des Croisades de facture romantique, pour les inscrire dans sa lecture biologique et ethnologique de l'histoire de la civilisation, qui considère les échanges avec les mondes arabophones et byzantins comme l'heureux moment de bascule vers la nouvelle jeunesse. Il refuse en effet les interprétations politiques des Croisades. Ces dernières sont moins le fait des princes et des papes qu'un « mouvement universel et spontané de tous les peuples de l'Europe, de toutes les classes de la société. C'est l'Occident tout entier qui se précipite vers l'Orient⁷⁸. » Cette lecture idéologique euphorique, qui fait l'économie de toute documentation historique, insiste sur l'enthousiasme populaire répandu jusque dans les « classes inférieures de la société ». Ces dernières étaient instinctivement poussées vers le salutaire métissage. À cet endroit du récit, au niveau macroscopique de l'histoire de la civilisation, l'évaluation des Arabes est très différente de celle du chapitre 24, qui ânonnait les poncifs dépréciatifs de l'historiographie bruckerienne. Les Maures d'Espagne et les Sarrasins de Palestine ont conservé les lumières éteintes en Occident⁷⁹. L'Europe s'est tournée vers eux poussée par un instinct biologique, en un mouvement sourd et inconscient.

Chez Degérando, deux historiographies cohabitent et se concurrencent. D'une part, dans le détail des reconstructions, le modèle fourni par l'historiographie universitaire allemande, pour laquelle Brucker incarne toujours la figure du père ; cette historiographie périodise et analyse les doctrines en les évaluant d'un point de vue en surplomb procuré par quelque forme de rationalisme moderne. Elle considère le Moyen Âge – et plus encore ses Arabes – comme l'altérité de la modernité occidentale. Cependant, au niveau macroscopique Degérando narre un vaste récit biologique d'un point de vue ethnologique. Il use de métaphores spiritualistes et romantiques pour construire une vision idéale de la civilisation, ensemble organique produit par le mélange des peuples. Contrairement à ce que suggère le premier modèle, le Moyen Âge est intégré à la modernité, comme son moment de décrépitude originaire certes, mais aussi comme son commencement. Quant aux « Arabes », ils sont intégrés au grand corps de la civilisation, qu'ils régénèrent. Les deux figures de l'altérité du

77. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 26, éd. citée, t. IV, 1823, p. 378.

78. *Ibid.*, p. 379.

79. *Ibid.*, p. 380.

premier modèle sont réintégrées, pour servir un modèle historiographique continuiste et une hygiène de la civilisation valorisant le métissage.

3. *Abélard supérieur à son siècle*

Une troisième tendance historiographique s'observe dans cette étonnante histoire de la philosophie : le modèle nationaliste apparaît en filigranes dans la partie dédiée à Abélard. La figure d'Abélard apparaît dans la présentation de la querelle des universaux⁸⁰ qui, dès Brucker, figure comme l'un des problèmes majeurs du canon philosophique scolastique⁸¹. Degérando déplore que la philosophie d'Abélard soit inédite et émet le souhait, qui sera en partie réalisé par Cousin, de l'édition des textes logiques d'Abélard. Pour sa part, il se sert des témoignages de Jean de Salisbury et de l'*Historia calamitatum*, dont il donne un résumé en guise de biographie intellectuelle d'Abélard.

La combinaison du récit apologetique d'Abélard et de l'idéologie nationaliste contemporaine produit un nouvel Abélard, comparé au portrait qu'en a fait Boureau-Deslandes quatre-vingt-six ans auparavant. Degérando voit en Abélard un penseur « supérieur à un siècle contre lequel il eut sans cesse à lutter ». Le portrait négatif de Boureau-Deslandes, qui était ironique à l'encontre de l'Église, est complètement retourné sur sa face positive. Abélard n'est pas un hérétique obstiné ; au contraire, il a la « piété d'un Fénelon ». Philosophiquement, il est « indépendant », comme un moderne doit l'être. Il tient séparés les domaines de la raison et de la foi. Il défend l'étude de la philosophie. Comme Boureau-Deslandes, Degérando joue aux histoires parallèles et aux caractères. La condamnation de Fénelon par Bossuet rejoue la condamnation d'Abélard par Saint Bernard. Niant littéralement ce que Boureau-Deslandes avait affirmé, Degérando reconnaît à Abélard le mérite d'une exemplaire soumission et docilité. Enfin, Abélard fait de Paris la « métropole de la philosophie »⁸². Ce portrait magnifique sert en effet l'histoire de France, qui fut le « grand théâtre des études » à partir du XII^e siècle⁸³. Degérando crée le mythe d'Abélard dans l'historiographie française moderne. Cousin en fera l'objet prioritaire de son travail d'historien de la philosophie, pour le Moyen Âge.

80. *Ibid.*, p. 400 *sqq.*

81. BRUCKER, *Historia Critica Philosophiae*, éd. citée, t. III, 1766² [1742-1744], p. 674-680, 879.

82. Pour ce portrait d'Abélard : J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 26, éd. citée, t. IV, 1823, p. 405-407.

83. J.-M. DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, chapitre 26, éd. citée, t. IV, 1823, p. 441.

IV. VICTOR COUSIN : ABÉLARD, DESCARTES ET MOI

Les prémisses de la brillante carrière scientifique de Victor Cousin, la période qui précède sa nomination à la Sorbonne en 1828, conduisent en Allemagne⁸⁴ le jeune philologue qui travaille alors à l'édition de Proclus⁸⁵. De 1817 à 1825, Cousin accomplit plusieurs voyages d'études en Allemagne ; il est reçu par les grands savants de son temps. Avec nombre d'entre eux, il entretiendra une correspondance nourrie. Son journal de voyage de l'an 1817⁸⁶ décrit des rencontres avec, entre autres, Friedrich Schlegel, Tennemann, Hegel, Schelling, Heeren, Schleiermacher et Goethe, dont il évalue les conversations et la qualité respective du français. En Sorbonne, il accomplit des suppléances pour la chaire de Royer-Collard dès 1815 – il est âgé de vingt-trois ans –, avant d'être suspendu pour des motifs politiques dans le contexte tendu de 1820.

Dès le début de sa carrière, Cousin décide d'occuper progressivement le centre. En politique, il adhère au monarchisme constitutionnel. En philosophie, il prêche un éclectisme teinté d'hégélianisme, qui résout et dépasse l'opposition entre sensualisme (français et révolutionnaire) et spiritualisme (allemand ou chrétien) par le moyen d'une psychologie qui les assume tous deux⁸⁷. De fait, sa carrière durant, ses ennemis politiques et scientifiques se situent sur deux fronts⁸⁸ : d'une part les royalistes théocrates, qui lui reprochent son libéralisme et une politique de sécularisation du savoir ; d'autre part, les Idéologues et les défenseurs des idéaux de la Révolution, qui vitupèrent son ralliement à la Charte, ses concessions aux clergés regardant l'éducation des enfants et du peuple⁸⁹,

84. Au sujet du début de carrière de Cousin : Pierre MACHEREY, « Les débuts philosophiques de Victor Cousin », *Corpus* 18-19 (1991), p. 29-49 ; M. ESPAGNE, *En deçà du Rhin*, *op. cit.*, p. 19-25.

85. Cousin édite Proclus en six volumes entre 1820 et 1827.

86. Victor COUSIN, *Souvenirs d'Allemagne. Notes d'un journal de voyage en l'année 1817*, Édité et présenté par Dominique BOUREL, Paris, CNRS Éditions, 2011.

87. Sur le centrisme politique et scientifique de Cousin, qui se réalise dans son éclectisme conciliateur, voir William LOGUE, *From Philosophy to Sociology: The Evolution of French Liberalism, 1870-1914*, Northern Illinois University Press, 1983, chapitre 2, p. 17 *sqq* ; Ulrich Johannes SCHNEIDER, *Philosophie und Universität. Historisierung der Vernunft im 19. Jahrhundert*, Hamburg, Meiner, 1999, p. 180-212 ; M. ESPAGNE, *En deçà du Rhin*, *op. cit.*, p. 22-25, 89-91.

88. Voir l'étude de Patrice VERMEREN, « Le baiser Lamourette de la philosophie. Les partis philosophiques contre l'éclectisme de Victor Cousin », *Corpus* 18-19 (1991), p. 61-83.

89. Le 29 juin 1832, Cousin écrit à Schelling : « Vous n'avez pas été surpris de me voir défendre la part nécessaire de la religion dans l'éducation du peuple, et par conséquent l'intervention du clergé dans le gouvernement de cette éducation. » (« Correspondance Schelling-Cousin 1818-1845 éditée par Christine MAUVE et Patrice VERMEREN », *Corpus* 18-19 [1991], p. 199-249, p. 218).

et son spiritualisme chrétien. Dans son cours de 1829, parlant d'Abélard, Cousin introduit un commentaire général qui pourrait déguiser une remarque autoréférentielle : Abélard « prit un parti intermédiaire [dans la querelle des universaux], et par conséquent, comme cela arrive toujours, il ne satisfait personne »⁹⁰.

Michel Espagne et Michael Werner ont montré que les transferts culturels ne sont pas de simples translations de patrimoines d'un monde culturel dans un autre ; ils font émerger des configurations culturelles nouvelles qui sont fonctions de conjonctures intellectuelles et politiques bien spécifiques⁹¹. Le voyage de Cousin dans la culture allemande est informé par une donnée spécifiquement française, irrecevable en mondes germaniques : une certaine indistinction des sphères politique et culturelle. Dès ses premiers échanges avec Cousin, Schelling mesure d'ailleurs la différence de la culture allemande : en Allemagne, l'autonomie financière et sociale conférée à la recherche universitaire la place dans une retraite aristocratique détachée de la vie politique⁹². Aux antipodes, le projet de politique des savoirs de Cousin réalisera une parfaite jonction des domaines politique et scientifique et Cousin incarnera la figure du philosophe de l'État (président du Conseil de l'Université, président du jury d'agrégation, directeur de l'École normale et ministre de l'Instruction publique)⁹³.

90. Victor COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie*, t. II, Bruxelles, Hauman et comp^e, 1840, p. 32-33. Il s'agit du cours donné en Sorbonne en 1828-1829.

91. Michel ESPAGNE, Michael WERNER, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales HSS* 42 (1987), p. 969-992.

92. Le 28 janvier 1819, diagnostiquant la différence culturelle franco-allemande, Schelling écrit à Cousin, avec un brin de condescendance : « Jugez, après cela, si je pourrais être tenté de me faire élire député... l'influence que me donne la science, aussitôt que je veux m'en servir, étant comparablement plus vaste. » (« Correspondance Schelling-Cousin 1818-1845 éditée par Christine MAUVE et Patrice VERMEREN », art. cit., p. 201). Au sujet de cette conception « prussienne » de la recherche : William CLARK, *Academic Charisma and the Origins of the Research University*, Chicago, University of Chicago Press, 2006. Sur l'importation et l'adaptation du modèle universitaire allemand en France (notamment par Charles de Villers et Philipp Albert Stapfer), voir Élisabeth DÉCULTOT, « La réception française du modèle universitaire allemand à l'époque napoléonienne. L'exemple de l'université de Göttingen », dans Hans Erich BÖDEKER, Philippe BÜTTGEN, Michel ESPAGNE (éd.), *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Éd. du Cerf, 2010, 107-128.

93. À ce sujet, voir la monographie de Patrice VERMEREN, *Victor Cousin : le jeu de la philosophie et de l'État*, Paris, l'Harmattan, 1995. Ainsi que M. ESPAGNE, *En deçà du Rhin*, op. cit., p. 327-333.

1. Démolir Degérando et se départir des Allemands

Cousin se sert de l'Allemagne pour réaliser un projet spécifiquement français. Si Degérando était le premier à être véritablement entré dans le projet kantien – la lecture de Destutt de Tracy étant plutôt créative⁹⁴ –, Cousin l'enseigne pour la première fois en France. Avant 1828, les éléments du programme culturel de Cousin se mettent en place, notamment le projet de situer l'histoire de la philosophie au centre du dispositif intellectuel et de l'enseignement universitaires.

De manière stratégique, Cousin joue sa connaissance vivante de l'historiographie allemande contre celui qui occupe le terrain de l'histoire de la philosophie en France, Degérando, qui travaille alors à son ouvrage sur les sourds-muets⁹⁵. Avant son grand cours d'histoire de la philosophie de 1828-1829, Cousin s'ingénie donc à rendre obsolète un Degérando jugé superficiel en comparaison de la profondeur allemande⁹⁶. En 1825 il publie une longue recension de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* dans le *Journal des savants*. En un procédé assez pervers, il signale d'abord le grand progrès que représente l'édition de 1822-1823 par rapport à la première édition de 1804, sur le ton du dénigrement cependant : un « spiritualisme un peu vague encore a succédé au Condillacisme indécis de la première édition »⁹⁷. Ensuite, il procède à une critique dure de la méthode de Degérando, qu'il lit et reconstruit pourtant à partir de la première édition jugée plus déficiente. Le problème Degérando est réglé ; il faudra attendre François Picavet pour que son nom figure à nouveau au panthéon de l'historiographie philosophique⁹⁸. L'opération d'effacement de Degérando a d'ailleurs été efficace au point que Jean Jolivet concède encore à Cousin le rôle de père fondateur de l'histoire française de la philosophie médiévale⁹⁹.

94. À ce sujet, voir les remarques de Michèle CRAMPE-CASNABET, « Les conceptions philosophiques », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques* 18 (2003), p. 271-278.

95. Joseph-Marie DEGÉRANDO, *De l'Éducation des sourds-muets de naissance*, Paris, Méquignon, 2 vol., 1827.

96. V. COUSIN, *Souvenirs d'Allemagne*, éd. citée, p. 37 : « J'avais lu avec mon maître d'allemand et grossièrement traduit plusieurs passages des écrits de Fichte ; mais je ne connaissais les autres philosophes allemands contemporains que par les analyses superficielles de M. de Gérando [...] »

97. Victor COUSIN, « Recension de l'*Histoire comparée...* de Degérando », *Journal des savants*, Juillet 1825, p. 434-439, p. 435.

98. François PICAVET, *Les Idéologues. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789*, Paris, Alcan, 1891, p. 505-518.

99. Jean JOLIVET, « Les études de philosophie médiévale en France de Victor Cousin à Étienne Gilson », dans Ruedi IMBACH, Alfonso MAIERÛ (éd.), *Gli Studi di filosofia*

Par ailleurs, Cousin travaille à la traduction française de l'abrégé d'histoire de la philosophie de Tennemann (de la quatrième édition de 1825), qu'il publiera en 1829¹⁰⁰. Le texte est précédé d'une préface du traducteur qui énonce un programme pour la philosophie française. L'éclectisme, la méthode historique donc¹⁰¹, y est présenté comme la voie de sortie des apories disciplinaires – des oppositions de systèmes –, et comme l'outil de médiation entre théocrates réactionnaires, ennemis de la philosophie, et « philosophes », héritiers de l'Idéologie. Cousin établit un sommaire *status quaestionis* de l'histoire de la philosophie qui passe Degérando sous silence : Brucker, l'érudit, en est le père, Tennemann son successeur¹⁰². Renvoyant à son cours de 1828, dans lequel il a proposé un état de la recherche plus important au sujet de l'historiographie allemande¹⁰³, Cousin synthétise les mérites et défauts de Tennemann, qui est érudit et critique, mais dont l'allégeance à Kant doit être dépassée dans le contexte d'un projet éclectique plus englobant.

L'intelligence du projet cousinien réside pourtant ailleurs, dans un style nouveau imprimé à l'historiographie française. Cousin ne rivalisera pas avec l'érudition allemande. Au contraire, il écrira une histoire de la philosophie plus spiritualiste qu'érudite. Ses mondes historiques sont peu densément peuplés : de grandes figures représentent l'esprit d'une époque. Abélard sera cette figure pour un Moyen Âge français caractérisé par l'essor d'une philosophie qui envisage la vérité comme le produit de la discussion des opinions contraires – comme une préfiguration de l'éclectisme cousinien donc. Eu égard au Moyen Âge, Cousin concentre ses forces sur Abélard, dont il va éditer pour la première fois un important ensemble de textes philosophiques.

medievale fra otto e novecento, Roma, Ed. di Storia e Letteratura, 1991, p. 1-20 ; ID., « La scolastique et ses entours vus par quelques auteurs français du XIX^e siècle », dans Paul J. J. M. BAKKER (éd.), *Chemins de la pensée médiévale. Études offertes à Zénon Kaluza*, Turnhout, Brepols, 2002, p. 727-754.

100. *Manuel de l'histoire de la philosophie*, traduit de l'allemand de Tennemann par Victor COUSIN, Paris-Bruxelles, Sautet et C^{ie}, 2 vol., 1829.

101. Victor COUSIN, « Préface », dans *Manuel de l'histoire de la philosophie*, éd. citée, p. XVII : « Si cette philosophie doit être éclectique, elle doit s'appuyer sur l'histoire de la philosophie. En effet, il est évident que toute philosophie éclectique a nécessairement pour base une connaissance profonde de tous les systèmes dont elle prétend combiner les éléments essentiels et vrais. »

102. *Ibid.*, p. XX.

103. Victor COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie*, t. I, Bruxelles, Hauman et comp^e, 1840, p. 90-100. Tiedemann forme un triumvirat avec Brucker et Tennemann. Cousin montre les liens de ces trois historiographies avec les philosophies respectives de Locke, Wolff et Kant.

2. Intégrer le Moyen Âge (1828-1829)

Le premier cours de Cousin après sa nomination à la Sorbonne (1828-1829) fut un événement politique. Les retranscriptions sténographiques se vendirent à plus de trois milles exemplaires¹⁰⁴. Dès lors Cousin mit en œuvre une politique de publications multiples. Les mêmes textes sont retravaillés et republiés. Le cours de 1828-1829 donne lieu à des publications sous forme d'articles, notamment dans le *Journal des savants* ou les *Archives philosophiques* ; certaines parties viendront ensuite grossir les compilations, les *Fragments* ; mais il connaît aussi plusieurs éditions successives, amendées ou modifiées, sous la forme du manuel de cours¹⁰⁵. Le même constat vaut pour les travaux sur Abélard, republiés, réarrangés et augmentés, de 1836 à 1855¹⁰⁶.

Le cours d'histoire de la philosophie de 1828-1829 a son centre de gravité dans le XVIII^e siècle. Le Moyen Âge apparaît à deux reprises, dans la deuxième leçon traitant de l'« existence historique » de la philosophie et dans la neuvième leçon dédiée à la philosophie scolastique. Dans la deuxième leçon, le Moyen Âge apparaît de manière furtive mais significative. Cousin réitère la périodisation macroscopique de Degérando. Le Moyen Âge est inclus à l'ère moderne – ou plutôt à la « civilisation » moderne – comme son moment de formation¹⁰⁷ :

104. Selon P. VERMEREN, « Le baiser Lamourette de la philosophie », art. cit., p. 61.

105. Le cours est publié quasi simultanément, en 1828-1829, sous le titre *Cours de l'histoire de la philosophie* (avec mentions des applaudissements du public au fil du texte), chez Pichon et Didier à Paris. Il est réimprimé, avec de légères modifications, d'ordre stylistique surtout (toujours avec mentions d'applaudissements), dans les *Œuvres de Victor Cousin* à Bruxelles en 1840 (j'utilise cette édition). Puis, en 1841, Cousin en produit une édition nouvelle « revue et corrigée » chez Didier à Paris. Cette édition sera réimprimée en 1847.

106. Les *Ouvrages inédits d'Abélard* (Paris, Imprimerie royale, 1836) comprennent une longue introduction historico-doctrinale (p. I-CCIII), l'édition d'œuvres philosophiques d'Abélard (*Sic et Non*, *Dialectica*, fragment *De generibus et speciebus*, *Gloses* sur Porphyre et sur les *Catégories*, le *De l'interprétation* et les *Topiques*), ainsi que des appendices livrant des descriptions de manuscrits et des extraits de Raban Maur, de gloses logiques du X^e siècle et de divers auteurs du XII^e siècle. Dans la première édition de ses *Fragments philosophique* (tome 2, Paris, Ladrangé, 1838), Cousin publie un court mémoire (p. 104-132) sur le *Sic et Non* qu'il compose à partir de l'introduction de l'*Abélard*. L'important matériau publié pour la première fois en 1836 est ensuite republié, sans l'édition des textes d'Abélard mais avec les appendices, dans la deuxième édition des *Fragments philosophiques. Philosophie scolastique* (Paris, Ladrangé, 1840). Cousin y joint l'édition du *De intellectibus* d'Abélard. Ces *Fragments* connaîtront eux-mêmes plusieurs publications, sous le titre *Fragments de philosophie du Moyen Âge* (Paris, Didier, 1855, puis 1865-1866).

107. Dans la neuvième leçon, le Moyen Âge sera décrit comme le « vestibule » de la philosophie moderne (Victor COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie*, Bruxelles, Hauman et c^e, 1840, t. II, p. 2).

Il y a deux époques dans l'histoire moderne, et il n'y en a que deux : l'époque d'enveloppement et l'époque de développement. Le Moyen Âge n'est pas autre chose que la formation pénible, lente et sanglante de tous les éléments de la civilisation moderne ; je dis la formation et non leur développement. [...] L'élément dominant du Moyen Âge est le christianisme. C'est le christianisme qui a civilisé le monde moderne : il a mis près de dix siècles à donner une base fixe et ferme à notre civilisation¹⁰⁸.

Cependant, Degérando construisait sa bipartition de l'histoire de la philosophie sur un récit biogénétique linéaire en forme de chiasme : jeunesse et domination de l'imagination au début de l'Antiquité puis dégénérescence spéculative à sa fin d'une part, d'autre part décrépitude philosophique au début du Moyen Âge puis rajeunissement par l'éveil de l'imagination et le mélange des peuples. Bien que le Moyen Âge de Degérando se distinguât par une donnée afférente à la religion – le Moyen Âge était démarqué de l'Antiquité du fait de la domination scientifique de la théologie dès le VII^e siècle –, le christianisme comme culture une et efficace, comme idéologie, ne figurait pas au programme de l'historiographie de Degérando. En histoire de la philosophie française, c'est Cousin qui assimile la civilisation occidentale au christianisme qui en est l'esprit. En un deuxième temps, il établira la culture française au centre de ce dispositif de politique culturelle pour l'Europe. L'instrument de cette opération est l'histoire de la philosophie, puisque le « centre »¹⁰⁹ de chaque époque et de chaque culture est sa philosophie.

Le projet de Cousin passe donc par une revalorisation du *Moyen Âge philosophique français*, moment chrétien durant lequel la raison a pu s'épanouir. Ce Moyen Âge joue un rôle clef dans la politique cousinienne de réconciliation des nations européennes au sein d'une culture commune et fondatrice, identifiée au christianisme. Dans la neuvième leçon, il affirme que « là où domine l'unité de l'Église, les individualités nationales, sans s'effacer entièrement, s'affaiblissent »¹¹⁰. Tel est exactement le programme de politique culturelle analogique de Cousin : une défense des spécificités nationales analogiquement ordonnées les unes aux autres par l'élément commun du christianisme¹¹¹. À chaque

108. Victor COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie. Introduction à la philosophie*, Bruxelles, Hauman et c^e, 1840, t. I, p. 16-17.

109. *Ibid.*, p. 25.

110. V. COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie*, éd. citée, 1840, t. II, p. 28.

111. Par exemple, Cousin explique qu'Anselme et Descartes, qui n'avait pas lu Anselme, développent des arguments semblables parce qu'ils puisent tous deux au « fonds commun de l'idéalisme chrétien » (*Ibid.*, p. 15-16).

époque son centre de gravité. Les XVIII^e et XIX^e siècles se concentrent spirituellement en Allemagne, pour rayonner dans l'ensemble de cette Europe ou « civilisation » unifiée par sa culture chrétienne. Le XVII^e siècle (avec Descartes) et le XII^e siècle (avec Abélard) ont leurs foyers spirituels en France. Ainsi, le XII^e siècle devient l'objet de prédilection exclusif de Cousin médiéviste, qui n'a pas honte d'avouer son ignorance d'Albert le Grand¹¹² tout en affirmant que celui-ci savait l'hébreu et le grec¹¹³. En tant que réalisation par excellence de l'esprit, Abélard dépasse son siècle, acquiert une dimension atemporelle dans l'esprit qu'il personnifie :

Le grand mérite d'Abailard est d'avoir été beaucoup plus instruit qu'on ne l'était de son temps [...]. Dans ce siècle de grossièreté et de pédanterie, Abailard est une sorte de bel esprit classique¹¹⁴.

L'approche historique de Cousin est plus hégélienne qu'érudite en 1828-1829. Cependant, en philologue, il s'attelle alors au difficile travail d'édition des œuvres d'Abélard à partir des manuscrits de la Bibliothèque royale, et des Bibliothèques de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Victor¹¹⁵. Cette édition du *Sic et Non* et des principaux textes logiques que nous connaissons encore aujourd'hui va donner à Cousin les moyens de rivaliser avec la science allemande sur un autre terrain. Il possédera un matériau neuf, jusqu'alors inédit, qui lui permettra une étude monographique au sujet d'un philosophe céléberrime par sa légende, mais dont la philosophie était quasi inconnue encore.

3. D'Abélard à Descartes : dénigrer la Renaissance (1836)

Lorsqu'il achève son grand *Abélard* en 1836¹¹⁶, Cousin écrit à Schelling pour lui signifier sa satisfaction du travail accompli. Cette lettre contient une remarque révélant l'obsession qui travaille toute l'œuvre de

112. Cousin avoue avoir lu « superficiellement » ce « compilateur », « érudit et savant allemand » (*Ibid.*, p. 23).

113. L'assertion (*Ibid.*, p. 22) est étrange dans le paysage scientifique du temps, notamment après la publication de l'enquête d'Amable JOURDAIN (*Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scolastiques*, Paris, Fantin, 1819), qu'utilise par ailleurs Cousin.

114. V. COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie*, éd. citée, 1840, t. II, p. 16.

115. Dans une lettre du 8 juillet 1835, Schelling lui offre de lui faire envoyer un manuscrit déposé à la bibliothèque de Munich, mais ce codex ne figure pas dans la description des manuscrits de Cousin (*Lettre du 8 juillet 1835 à Cousin*, dans « Correspondance Schelling-Cousin 1818-1845 éditée par Christine MAUVE et Patrice VERMEREN », art. cit., p. 236-237).

116. Pour la description du contenu de l'œuvre, voir la note 107 *supra*.

Cousin, sa politique de la culture : « Vous verrez qu'après tout je me prononce pour le réalisme, ce qui va mettre dans une belle colère toute l'école de Condillac et de M. de Tracy¹¹⁷. » L'infatigable travail d'édition est motivé par la construction de la figure d'Abélard en médiateur, dont le réalisme critique assume et dépasse l'opposition entre réalistes extrêmes et nominalistes – ces derniers obtenant le moins de faveur aux yeux de Cousin. Le procédé historiographique est celui de la projection. Le condillacisme et l'Idéologie ont vécu au Moyen Âge sous les traits du nominalisme. Les réalistes extrêmes incarnent l'attitude ultra-réactionnaire. Abélard, le grand homme, réalise la méthode éclectique.

L'introduction de l'*Abélard* accomplit deux opérations exégétiques majeures. D'abord, étendant sa méthode spiritualiste concentrique à la considération de tout le Moyen Âge, Cousin fait du XII^e siècle le noyau de la scolastique. Or, comme ce siècle a son foyer spirituel en France, par synecdoque la scolastique est française :

J'ajoute ici que la scolastique appartient à la France, qui produisit, forma ou attira les docteurs les plus illustres. [...] Or l'homme qui... [suit une longue énumération des conditions de la pensée scolastique], cet homme est Pierre Abélard¹¹⁸.

D'une part donc, Abélard est celui qui a le plus contribué à « ce mouvement intellectuel d'où est sortie au treizième siècle l'université »¹¹⁹. En un deuxième temps, Cousin brosse les portraits parallèles des « deux plus grands philosophes qu'ait produits la France » : Abélard et Descartes, deux Bretons qui se distinguent par « un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité »¹²⁰. Par delà toutes les différences, Cousin observe une « similitude frappante » entre les deux hommes, leur rationalisme critique, « français » :

Tous deux ils doutent et ils cherchent ; ils veulent comprendre le plus possible et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là le trait commun qu'ils empruntent à l'esprit français¹²¹.

Descartes et Abélard sont les instanciations historiques de l'esprit français aux foyers respectifs des périodes de formation et de développement de la civilisation moderne. Ils sont les grands hommes situés aux deux cœurs géographiques et historiques du Moyen Âge et de la modernité, c'est-à-dire à Paris aux XII^e et XVII^e siècles.

117. *Lettre du 22 juin 1836 à Schelling*, dans « Correspondance Schelling-Cousin 1818-1845 éditée par Christine MAUVE et Patrice VERMEREN », art. cit., p. 241.

118. Victor COUSIN, *Ouvrages inédits d'Abélard*, Paris, Imprimerie royale, 1836, p. 1.

119. *Ibid.*, p. v.

120. *Ibid.*, p. IV.

121. Je souligne. *Ibid.*, p. IV.

Au service d'un programme d'unification culturelle des nations européennes dans un christianisme fondateur, l'histoire de la philosophie cousinienne devait encore accomplir une tâche : dévaloriser et supprimer la Renaissance. Si Degérando gommait la rupture traditionnelle entre Moyen Âge et Renaissance, c'était pour intégrer le Moyen Âge à la modernité. La Renaissance représentait en quelque sorte l'acmé du Moyen Âge : le réveil avéré de l'imagination, sortie progressivement de sa léthargie dès le XI^e siècle. Dans le récit de Cousin, le retour de l'Antiquité « toute entière » à partir du XV^e siècle marque au contraire un déclin de l'esprit, qui se met à imiter. La Renaissance « tue peu à peu l'inspiration et produit l'abâtardissement ». L'esprit bâtard de la Renaissance est matricide ; il tue sa mère le christianisme médiéval. Cousin file la métaphore de l'enfantement jusqu'à Descartes. Dans cette généalogie, des ruptures ou plutôt des mésalliances se signalent par l'absence de « grands hommes » :

Le XVI^e siècle tout entier n'a pas produit un seul grand homme en philosophie, un vrai penseur, un philosophe original. Toute l'utilité, la mission de ce siècle n'a guère été que d'effacer et de détruire le Moyen Âge sous l'imitation artificielle de l'antique, *jusqu'à ce qu'enfin*, au XVII^e siècle, un homme de génie, assurément très-cultivé mais sans aucune érudition, Descartes, *enfante* la philosophie moderne avec ses immenses destinées. *Entre la philosophie ancienne et la vraie philosophie moderne est la philosophie du Moyen Âge, la scholastique.* [...] Le théâtre de la philosophie du Moyen Âge a sans doute été toute l'Europe chrétienne ; *car l'Europe était une alors par la religion, comme aujourd'hui elle tend à le devenir par les mœurs et le gouvernement représentatif*; mais dans cette forte unité se détache la France, qui crée la philosophie scholastique et demeure jusqu'à la fin le foyer où elle prend sans cesse de nouvelles forces et d'où elle se répand sur l'Europe entière¹²².

Le Moyen Âge est revalorisé jusque dans l'appellation dénigrante qu'il porte depuis la Renaissance : il est le milieu, le centre, entre l'antique et le moderne. Comme les « Arabes » du Moyen Âge, dont les apparitions sont très discrètes chez Cousin, la Renaissance s'efface ; elle ne signifie plus qu'une lacune. Après les guerres de religion, les guerres napoléoniennes et la création des identités nationales, Cousin envisage une unité européenne dans une culture commune – les « mœurs » que l'on devine chrétiennes au sens large – et une forme de gouvernement politique, le « gouvernement représentatif », c'est-à-dire la monarchie constitutionnelle dont il est un partisan. Or, en 1830, l'éclectisme cousinien est devenu la philosophie officielle de la monarchie de

122. Je souligne. *Ibid.*, p. LIX-LX.

juillet¹²³. Cousin règne sur l'université française. Dans son cours de 1828, il affirmait que la France avait porté Descartes, le grand philosophe de la modernité, mais pas encore de grand historien de la philosophie. « Je serais heureux que cet enseignement pût hâter cet avenir » de l'histoire de la philosophie en France, prophétisait-il dans la troisième leçon¹²⁴. Son *Abélard* était le moyen de réaliser ce projet à la fois nationaliste, européen et d'autopromotion.

La politique culturelle de Cousin et de son réseau est couronnée de succès¹²⁵. Cousin parvient à importer et à adapter au contexte institutionnel français le modèle allemand du séminaire¹²⁶, dont le directeur, libre de concevoir son programme scientifique, distribue les tâches aux membres de son équipe. Cousin commande à l'orientaliste August Schmölders un ouvrage sur la philosophie médiévale arabe, objet dont il ne s'occupe pas lui-même¹²⁷. Il favorise la carrière d'Adolphe Franck, qu'il soutient sans faille. Il promeut en particulier le champ des études abélardiennes dans le but d'asseoir durablement sa politique des savoirs. En 1845 Charles de Rémusat publie son *Abélard* qui prolonge l'entreprise cousinienne de colonisation du Moyen Âge : la supériorité du XII^e siècle français, incarné par Abélard, manifeste la permanence de la raison humaine à travers le temps¹²⁸. La même année, le Duc de Caraman place son *Histoire des Révolutions de la philosophie en France pendant le Moyen Âge jusqu'au seizième siècle* sous le patronage intellectuel de Cousin¹²⁹. Sur l'échelle des degrés de civilisation, qui va de

123. Voir P. VERMEREN, « Le baiser Lamourette de la philosophie », art. cit., p. 64 sqq.

124. V. COUSIN, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie. Introduction à la philosophie*, éd. citée, 1840, t. I, p. 26.

125. Pour une approche sociologique de la politique du mouvement éclectique : Xavier LANDRIN, « L'éclectisme spiritualiste au XIX^e siècle : sociologie d'une philosophie transnationale », dans Louis PINTO (éd.), *Le Commerce des idées philosophiques*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2009, p. 29-65.

126. Voir W. CLARK, *Academic Charisma and the Origins of the Research University*, op. cit., p. 141-182.

127. August SCHMÖLDERS, *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*, Paris, Firmin-Didot, 1842. Cet ouvrage est porteur d'un racisme qui s'est développé dans l'orientalisme : la « race sémitique » est inférieure aux Grecs et aux Indiens, elle est inapte aux sciences et à la philosophie.

128. Charles RÉMUSAT, *Abélard*, 2 vol., Paris, Didier-Ladrange, 1845.

129. Victor Antoine Charles DE RIQUET Duc de Caraman, *Histoire des Révolutions de la philosophie en France pendant le Moyen Âge jusqu'au seizième siècle*, Paris, Ladrange, 1845-1847, t. I, 1845, p. xv : « À leur tête je dois nommer M. Cousin, qui m'a accueilli [...]. M. Cousin, qui possède la plus précieuse collection des ouvrages de philosophie de toute la capitale, a bien voulu la mettre à ma disposition ; il a applaudi à mes premiers travaux

la barbarie primitive à la civilisation, la nation française occupe la plus haute place. Dans son *De la philosophie scolastique* de 1850, Barthélémy Hauréau perçoit une similitude entre le « conceptualisme » d'Abélard et l'idéalisme critique de Kant¹³⁰. Substituant Kant à Descartes dans sa généalogie de la raison moderne, il renvoie cependant à Rémusat, se situant ainsi dans la lignée cousinienne. En 1852, Louis Saltet soutient une thèse sur l'éthique d'Abélard. Il développe une idée dont il attribue la paternité à Cousin : Abélard n'était ni nominaliste ni réaliste, il occupait une juste position médiane, que son siècle ne pouvait pas encore recevoir¹³¹.

Cousin a instauré une nouvelle culture académique dans le champ des sciences historiques françaises. En historiographie philosophique, il a initié un nouvel habitus scientifique, la vénération de la figure tutélaire : en philosophie d'Abélard et de Descartes, en histoire de la philosophie de Cousin lui-même. Alors que Cousin avait œuvré à la destruction de Degérando, et que celui-ci avait dénigré Boureau-Deslandes, les successeurs de Cousin se placeront dans la lignée de son école. Le fait même qu'il ait eu des opposants durables confirme cette stature de figure tutélaire. À l'habitus de la *damnatio memoriae* succède celui de l'école.

Cependant, une donnée française demeure irréductible et interdit toute comparaison simple avec le modèle allemand de la recherche universitaire. Au moins jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle, l'intellectuel français est d'emblée un politique. Les sphères scientifique et politique sont beaucoup moins distinctes en France qu'en Allemagne, où la défense de la nécessaire autonomie de la recherche universitaire aboutira à la célèbre conférence *Wissenschaft als Beruf* de Max Weber en 1917. Dans diverses fonctions publiques, jusqu'au ministère de l'Instruction publique (en 1840), Cousin a dirigé la politique universitaire française. Son travail scientifique est lui-même politisé : Cousin reconstruit son Moyen Âge centré, contre les « théocrates » d'une part, contre l'Idéologie postrévolutionnaire d'autre part.

De fait, l'œuvre de Cousin et de son école est reçue comme une entreprise politique. Du côté socialiste, en 1849 Joseph Ferrari, intellectuel italien en exil, publie un pamphlet sarcastique contre Cousin,

[...]. Il est beau, quand on est arrivé aux sommités de la science, d'offrir à ceux qui en gravissent les hauteurs l'appui de son expérience. »

130. Barthélémy HAURÉAU, *De la philosophie scolastique*, 2 vol., Paris, Pagnerre, 1850, t. I, p. 44 : « Le conceptualisme, comme l'a déjà fait remarquer M. de Rémusat, a de plus intimes rapports avec l'idéalisme critique ; il est même facile de prouver qu'entre le conceptualisme d'Abélard et l'idéalisme critique de Kant il y a, sur beaucoup de points, un parfait accord. »

131. Louis SALTET, *Thèse sur l'éthique d'Abélard*, Montauban, Charles Forestié, 1852, p. 9.

par qui il avait été accueilli en France et soutenu. Les *Philosophes salariés* démontent le système des nominations universitaires et le contrôle exercé par Cousin sur la recherche française¹³². Le dixième chapitre de l'ouvrage s'intitule « l'éclectisme au pouvoir ». Du côté théocratique, en 1867 l'abbé O. Johanny de Rochely publie un ouvrage sur Cîteaux dans le but de réhabiliter Saint Bernard démoli par l'école cousinienne, par Rémusat en particulier¹³³. En 1882 Pierre Vallet, prêtre de Saint-Sulpice, s'en prend à Cousin et Hauréau, à leur rationalisme qui manque complètement la spécificité scolastique¹³⁴. Or, pour toucher Cousin et son école, il faut attaquer Abélard, dont Vallet démontre la nullité philosophique et théologique.

Abélard est devenu un objet symbolique et stratégique. Dans le système de Cousin, la France, la modernité et l'esprit de conciliation ont eu leur moment médiéval chez Abélard. En Allemagne, dans le même temps, l'historiographie philosophique développe un intérêt particulier pour la mystique, identifiée à un patrimoine culturel nordique¹³⁵. Au chevauchement de ces deux mondes scientifiques, une troisième tendance s'esquisse. L'année de l'*Abélard* de Cousin, en 1836, le strasbourgeois protestant Charles Schmidt soutient et publie en français une thèse sur le mysticisme. Dans son introduction il tente un rapprochement entre spiritualisme français – panthéisme qui s'ignore – et mysticisme allemand, plus conscient. Ces deux mouvements parallèles réalisent le même dépassement des matérialismes et des scepticismes hérités du XVIII^e siècle¹³⁶.

132. Joseph FERRARI, *Les Philosophes salariés* suivi de *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote et autres textes*, préf. de Stéphane DOUAILLER et Patrice VERMEREN, Paris, Payot, 1983 [1849].

133. O. Johanny DE ROCHELY, *Saint Bernard, Abélard et le rationalisme moderne, étude historique et critique*, Paris-Lyon, F. Girard, 1867.

134. Pierre VALLET, *Histoire de la philosophie*, Paris, Roger et Chernoviz, 1897⁵ [1882], p. 153, 168-169, 177-178.

135. Au sujet de ces entreprises, voir la note 49 *supra*. En parallèle de cette spécialisation, l'Allemagne verra se continuer une veine historiographique positive, qui développe des vues de plus en plus accueillantes à l'égard de la scolastique médiévale, notamment avec Heinrich RITTIER, *Geschichte der Philosophie*, 12 vol., Hamburg, Friedrich Perthe, 1829-1853.

136. Charles SCHMIDT, *Essai sur les mystiques du quatorzième siècle précédé d'une introduction sur l'origine et la nature du mysticisme*, Strasbourg, Silbermann, 1836, p. 4-6.

RÉSUMÉ. — Découverte et colonisation françaises de la philosophie médiévale (1730-1850). Par Catherine KÖNIG-PRALONG.

André-François Boureau-Deslandes (1737), Joseph-Marie Degérando (1804, 1822-1823) et Victor Cousin (dès 1828) ont produit les trois premières reconstructions de la philosophie médiévale dans le contexte de l'historiographie française sécularisée. Au temps des Lumières, l'entreprise de Boureau-Deslandes se caractérise par une approche critique et par une orientation anticléricale. La diachronie réalise chez lui la dimension ethnologique de l'étude de l'« esprit humain ». À cet exotisme qui dépeint la scolastique médiévale sous les traits d'une sauvagerie barbare succède l'exotisme euphorique de Joseph-Marie Degérando. La première scolastique médiévale, dès le VII^e siècle, y représente un état léthargique de la « civilisation », que le « mélange des peuples » régénère dès le XI^e siècle. Enfin, avec Victor Cousin, le Moyen Âge devient « moderne » et français. Le régime de l'exotisme fait place à celui de la colonisation du passé. Deux objets historiographiques sont particulièrement importants dans ce lent processus qui voit la philosophie médiévale entrer dans l'histoire française de la philosophie : les « Arabes » et Abélard. Les Arabes sont l'autre de la scolastique latine ou « européenne ». À l'opposé, Abélard est le cœur d'un Moyen Âge « français » que l'historiographie philosophique invente dès le début du XIX^e siècle, avec l'avènement des cultures et des identités nationales. Cette histoire est aussi celle d'une institutionnalisation progressive. Si Deslandes s'adressait à la société cultivée de son temps, Cousin réalise un programme de politique culturelle pour l'université française. Cette migration de contextes socio-institutionnels s'accompagne d'importantes reconfigurations des procédures historiographiques.

MOIS-CLEFS : *Historiographie moderne – Historiographie française – Histoire de la philosophie – Moyen Âge – Arabes – Abélard – Philosophie scolastique – Boureau-Deslandes – Degérando – Victor Cousin.*

ABSTRACT. — French discovery and colonisation of medieval philosophy (1730-1850). By Catherine KÖNIG-PRALONG.

André-François Boureau-Deslandes (1737), Joseph-Marie Degérando (1804, 1822-1823) and Victor Cousin (1828 onward) have produced the three first reconstructions of medieval philosophy within the context of French secularized historiography. During the Enlightenment, Boureau-Deslandes' endeavour distinguished itself through its critical approach and anti-clerical bent. Diachronism provides the ethnological dimension to the study of the "human spirit". The exoticism that cloaks medieval scholastics in wild barbarian garb is followed by Joseph-Marie Degérando's euphoric exoticism. The first form of medieval scholasticism, dating back to the VIIth c., portrays "civilisation"'s lethargic state revived by the mingling of peoples in the XIth c. Finally, with Victor Cousin, the Middle Ages become French and "modern". The exotic trend gives way to the colonisation of the past. Two historiographical elements are of crucial importance within the slow induction of medieval philosophy into French history of philosophy : The Arabs and Abelard. The Arabs are the "other" to Latin or European scholasticism. Abelard is quite the opposite : he is the very heart of the French Middle Ages invented by philosophical historiography at the beginning of the XIXth c. as national cultures and identities rose to prominence. This also traces the history of progressive institutionalisation. If Deslandes concerned himself with the high-brow society of his time, Cousin formulated a political and cultural programme for the French University. Significant reconfigurations of historiographical procedures accompany this migration of socio-institutional contexts.

KEYWORDS : *Modern historiography – French historiography – history of philosophy – Middle Ages – Arabs – Abelard – scholastic philosophy – Boureau-Deslandes – Degérando – Victor Cousin.*